Il a été imprimé de cet ouvrage :

40 exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 40 ;

140 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 41 à 180 ;

370 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, numérotés de 181 à 550 ;

750 exemplaires, sur papier pur fil des papeteries Lafuma, à Voiron, dont 700 numérotés de 551 à 1250 et 50 sans numéro, non mis dans le commerce.

L'édition originale a été tirée sur papier de fil.

UOT
18/6

LE CHEMIN DE DAMAS

DES MÊMES AUTEURS
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas. 45e édit.
Rabat ou les Heures marocaines. 41e édit.
La Fête arabe. 42e édit.
L'Ombre de la Croix. 68e édit.
Un Royaume de Dieu. 33e édit.
Quand Israël est roi. 60e édit.
La Maîtresse servante. 54e édit.
La Tragédie de Ravaillac. 34e édit.
La Randonnée de Samba Diouf. 53e édit.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1923.

LP
T368c

JÉROME ET JEAN THARAUD

LE CHEMIN DE DAMAS

184898.
26.10.23.

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE - 6e

Tous droits réservés

Copyright 1923 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

AU GÉNÉRAL GOURAUD,

COMMANDANT DE LA IVe ARMÉE

HAUT COMMISSAIRE DE FRANCE

EN SYRIE

SES AMIS

J. J. T.

CHAPITRE PREMIER

LA VALLÉE D'ADONIS

Entre la mer étincelante et les montagnes les plus romanesques du monde — amas de rochers bleus, ou forêts et vergers que la neige couronne une grande partie de l'année — la côte de Syrie est un long cimetière d'antiques villes naufragées. Tantôt elle s'étale en plage de cailloux, tantôt elle s'élève en corniche sur la Méditerranée, tantôt elle forme dans la montagne, qui ne s'éloigne jamais bien loin, de profonds

golfes de verdure, où l'olivier, le mûrier, l'oranger et les vignes s'avancent jusqu'au bord de la vague dans le blé ou dans l'orge. De loin en loin, le lit d'une rivière, torrentueuse au printemps, mais qui, l'été venu, montre son lit de cailloux blancs. Parfois aussi le marécage, la fièvre, la grenouille, le roseau.

A part Beyrouth et Tripoli, les grandes cités maritimes de jadis ne sont plus guère qu'un souvenir : Tyr qui s'appelle Sour, Sidon qui se nomme Saïda ; Byblos, le plus fameux sanctuaire du paganisme agonisant, dont les Turcs ont fait Djebaïl ; Aradus, dans son île, plus vieille que Tyr et que Sidon, et où s'élevaient des édifices plus hauts que ceux de Rome même ; Antaradus, en face, dont l'ancien nom se cache sous celui de Tar-

tous ; Laodicée, la Latakieh d'aujourd'hui, célèbre dans toute la Grèce pour son élégance et ses plaisirs, et tant d'autres villes encore dont il ne reste plus qu'un nom au fond de la mémoire et nulle trace sur le rivage.

Il faut des yeux d'archéologue pour découvrir quelque vestige des civilisations qui ont jeté ici tant d'éclat. Des nécropoles dans les rochers, des auges de sépulcres, des meules, des pressoirs, des grottes autrefois habitées, des débris qui se distinguent à peine de la nature environnante, c'est à peu près tout ce qui demeure de l'antique Phénicie. Les temples, les cirques, les théâtres bâtis par les Romains et les Grecs ont, eux aussi, disparu, sans laisser les ruines grandioses qui frappent si fortement l'esprit de l'autre côté des montagnes, à

Baalbek, à Palmyre, sur la piste qui mène à l'Euphrate. Lassée de son passé si lourd, cette rive syrienne est retournée depuis des siècles à l'oubli, au *farniente*, à ses petits trafics, à ses petits cafés, à une molle vie paresseuse que la mer elle-même ne semble plus tenter, car c'est à peine si l'on voit sur ces eaux phéniciennes, la barque aux deux voiles croisées que les Turcs appellent hirondelle. Les grandeurs d'autrefois ont sombré dans une paix bourgeoise, tout occupée à se mettre à l'abri du vent de mer et du soleil. Avec la force d'une pierre qui tombe, le néant et la solitude se sont établis dans ces lieux qui n'offrent plus au voyageur que leur aimable turquerie, leurs arcades, leurs fenêtres en ogive, leurs étalages de fruits pas mûrs, leurs carafes de sirops multico-

lores, leur paresse, leurs parties d'échecs ou de dames, leur air de dimanche éternel... C'est toujours gracieux et charmant, comme partout où le Turc a installé sa vie morte, sa fantaisie, son café et sa mosquée. Mais quel pauvre son de grelot cela fait dans l'esprit auprès de la grande rumeur qui, pareille au bruit des vagues, monte des lointains du temps !

Cette côte syrienne, c'est le chemin des dieux. Là se sont embarqués vers le monde grec et latin tous les Baal, tous les Moloch, tous les Melkarth, toutes les Astarté, toutes les divinités païennes de la Syrie et de la Babylonie. Venues à pied de Palestine, les pensées de la Judée ont suivi ce rivage pour prendre le large à leur tour. Et dans le trouble mystère de la rêverie religieuse,

le son aigu des flûtes et les cymbales païennes accompagnent toujours ici, pour une oreille attentive, le tintement des cloches.

En arrière de Byblos s'élève, par gradins, jusqu'aux neiges, le pays de rochers, de précipices et de forêts qui a vu naître Adonis. La divine Astarté, qu'on adorait depuis longtemps en Syrie (et qui, errant dans ces montagnes, avait suivi peut-être le même chemin que moi-même), l'aperçut un jour qui courait après quelque bête des bois ; et oubliant du coup le ciel babylonien d'où elle était descendue, elle s'éprit du jeune chasseur, beau comme le printemps de la terre. Quel dieu jaloux de leurs amours voulut y mettre une fin? Car sans nul doute c'était un dieu, caché sous une

forme immonde, le sanglier qui éventra le bel adolescent à la chasse. Où étiez-vous alors, Astarté? Qui vous apporta la nouvelle? Qui conduisit vos pas rapides par les prairies escarpées, au fond desquelles on voit briller les eaux où se baignait votre amant? Vos pieds s'écorchaient aux épines, et il en naissait ces roses rouges qu'on voit dans ces hautes vallées et qu'on aime cueillir au passage. Adonis put-il entendre vos cris et vos gémissements? Les uns prétendent que vous avez changé son corps éblouissant en cette fleur de l'anémone sanglante et qui dure si peu. D'autres disent que vous l'avez enfermé dans ce rocher dressé sur la pente sauvage, et où j'ai touché de mes mains le bas-relief usé, où l'on devine votre visage en larmes et le chasseur blessé, son épieu à la

main, devant la bête meurtrière. Tout le monde savait autrefois que, chaque année, vous descendiez au sombre Royaume des Morts, dans la triste demeure où la poussière recouvre le portail et le verrou, pour y chercher Adonis. Si longtemps que durait votre voyage, l'amour perdait sur terre son pouvoir, hommes et bêtes étaient sans désirs, les plantes demeuraient endormies, l'univers allait périr. Alors, la Reine des Ténèbres vous rendait le bien-aimé. Vous remontiez tous les deux à la lumière. Amour, force, jeunesse ressuscitaient sous vos pas. Puis de nouveau, recommençait la chasse fatale d'automne ; votre amant, une fois de plus, tombait sous les coups du sanglier, et une fois de plus vous retourniez le chercher parmi les ombres...

Quand j'ai visité la vallée où coule le fleuve Adonis, on voyait bien que la déesse avait retrouvé son amant. Je ne les ai pas rencontrés, mais ils étaient partout, dans ces ravins, dans ces eaux bondissantes, sous ces noyers, sous ces platanes, parmi ces mûriers et ces vignes, dans cette nature sauvage et idyllique à la fois, où l'arbre et le rocher, le soleil et la brume vivent de compagnie, et où tout à coup un frisson, d'une tristesse inexprimable, pénètre votre enchantement. Bien des fois j'ai cru les surprendre près de la source, au bord du torrent. Je trouvais l'herbe foulée, mais le couple divin avait fui, sans doute effarouché par le pas de mon mulet.

Tout le jour j'avais cheminé à travers de hautes prairies, et la nuit approchant, je sentais tomber sur moi l'indifférence

qui naît de la fatigue et d'une admiration trop longue, quand tout à coup je fus saisi par un spectacle dont la grandeur dépassait de bien loin ce que j'avais encore vu. Au-dessous de moi s'étendait un cirque immense, d'une désolation infinie, où s'élevaient tragiquement des thuyas tourmentés, fatigués par le vent et les années, divisés en plusieurs troncs, et qui me faisaient penser à ces chandeliers juifs aux gros cierges tordus qui meublent les tristes synagogues du ghetto de Jérusalem. De l'autre côté du cirque se dressait une falaise, de quelle hauteur, je ne sais, mais formidable, à pic, un mur superbe, couleur de cendre, dont le sommet ne se distinguait du ciel que par une ligne un peu plus claire. Dans cette muraille surprenante s'ouvrait une porte gigan-

tesque, évidemment taillée par la nature, mais aussi, j'imagine, un peu arrangée par les hommes. Et de cette porte, très haut, s'échappait, d'un seul bond, toute une rivière écumante, comme si derrière cette falaise s'étendait un profond étang dont on aurait levé la vanne.

C'est la source du fleuve Adonis, l'endroit où la piété païenne a placé la rencontre de la déesse et du chasseur. Dans cette retraite de la montagne, si secrète et singulière, au pied de la falaise abrupte, devant la masse d'eau qui tombe de la porte mystérieuse, des foules immenses, surtout de femmes, venaient pleurer Adonis. Au son des tambours et des flûtes, dans la vaste cour du sanctuaire, les pleureurs et les pleureuses psalmodiaient les thrênes funèbres où Astarté s'efforce d'apitoyer l'enfer sur

l'herbe sans racines et sur le blé sans épis, sur la rivière que les poissons abandonnent, sur la forêt où l'arbre se dessèche, sur le jardin sans ruchers et sans vignes, et la prairie sans fleurs, et la maison d'où la vie, avec le désir, est partie... Une fois au moins dans leur jeunesse, les femmes du Liban venaient offrir ici leur chevelure à la déesse, ou se donner en sacrifice à l'amour d'un étranger. On entendait de longs sanglots, et dans le bois sacré, dont ces thuyas sont peut-être un vestige, d'étranges plaintes amoureuses.

Quel silence, ce soir, troublé seulement par le fracas de l'eau qui grandit avec la nuit ! J'écoute. Pas un gémissement, pas un sanglot, pas un soupir. Toujours cette eau qui tombe, et d'un bruit toujours pareil s'écrase en gerbes

éblouissantes sur le rocher poli, donnant pour rien, pour moi, pour la solitude de la nuit, la même fête magique qu'elle offrait à la multitude des pèlerins assemblés. Quelques assises de pierre, à peine distinctes dans les ténèbres que répandent sur elles des chênes verts et des noyers, c'est tout ce qui reste du temple. La nymphée, que Renan a vue encore, a été récemment engloutie sous un éboulis de la montagne, et personne ne dira jamais l'emplacement du bois sacré où s'unissaient si hardiment la religion et l'amour. Tout est bien aboli de ce culte audacieux qui enivra jadis des millions et des millions d'êtres, et que ces Syriens migrateurs avaient répandu dans le monde, jusqu'à la mer de Thulé. Et ce qui rend ce lieu si solitaire, ce n'est pas l'absence de vie et

de toute présence humaine (il y a des lieux aussi perdus et qui ne donnent pourtant pas l'impression d'être aussi seuls), c'est de penser que, depuis des siècles, jamais plus aucun esprit, aucune imagination ne vient de nulle part s'y poser. Une vague angoisse étreint le cœur. La solitude, ah ! ce n'est rien. Le terrible, c'est l'abandon, c'est l'oubli.

J'étais là, dans la nuit tombée, sur mon mulet immobile, devenu pierre moi-même au milieu de la pierraille. Devant moi, l'énorme mur lisse, et sa porte qui ne se ferme jamais. Derrière, le grand amphithéâtre de roches éboulées, où les thuyas dressaient, de place en place, leurs candélabres éteints. Tout paraissait également déserté des dieux et des hommes. Le ciel était d'un bleu presque noir. Une étoile y brillait pour-

tant, juste au-dessus de la falaise et de l'eau miraculeuse. Je ne pensai d'abord qu'à me plaire à cette présence étoilée, qui venait de si loin nous tenir compagnie, à ma bête et à moi. Dans ce lieu désolé, nous n'étions plus tout à fait seuls. Mais je ne saurais exprimer le vague enthousiasme qui me prit, quand cette idée toute simple me vint : « Mais cette étoile, c'est Vénus, c'est la divine Astarté ! »

Soudain, du fond des ténèbres où s'enfonçait le paysage, jaillirent des éclats de lumière, des torches de feu échevelées qui s'agitaient çà et là. Une douzaine de brandons enflammés descendaient vers la source, faisant surgir des pans de l'étrange décor qui s'éclairaient sur leur passage, des rochers, des arbres tordus, et d'autres cascades encore qui s'échappaient de la falaise, et que ces

lueurs mouvantes faisaient rougeoyer un instant. Le spectacle était prodigieux de pittoresque inattendu. Ce qui le rendait plus fantastique, c'était sa profonde harmonie avec le caractère de l'endroit. Jadis les visiteurs nocturnes de la nymphée et du temple ne s'éclairaient pas autrement. Et quand je songe à cette féerie, à ce retour miraculeux vers des temps très anciens que ces flammes ressuscitaient sous mes yeux, je me demande si tout cela je ne l'ai pas rêvé, si ces torches ont brûlé ailleurs que dans mon imagination, et s'il se peut vraiment que le hasard, la divinité, ma chance m'aient si bien servi ce jour-là.

Mais je ne rêvais point. Les torches bondissaient et s'avançaient rapidement. Ce n'était pas un groupe de païens attardés, c'étaient les gens du

village d'Afka qui, avertis de ma venue et surpris de ne pas me voir encore, se portaient à ma rencontre avec des branches de pins embrasées. Sans eux et leurs brandons, comment aurais-je fait pour trouver dans la nuit le petit village perdu de l'autre côté de la rivière, en haut de ce sentier traversé à chaque instant par le ruissellement des cascades, et sur lequel mon mulet avait peine à tenir debout? J'avais dû mettre pied à terre, et, glissant, pataugeant dans l'eau, sautant d'une pierre sur l'autre, au milieu de ces villageois qui, pour me faire honneur, s'étaient mis à chanter, sur un rythme monotone, quelque chose d'incompréhensible mais d'aussi accordé au paysage que leurs romanesques flambeaux, je finis par atteindre Afka, qu'illuminait un feu

de joie sur la terrasse de la maison où je devais passer la nuit.

Un énorme festin, tous les notables du pays et quatre curés maronites réunis autour de la table, le vestibule plein de curieux, des serviteurs affairés, de nombreux discours au dessert, un long poème à la louange de la France bien-aimée (œuvre d'un poète du cru ruiné par les vers à soie, et que la poésie console des méfaits de ses cocons) ; le lendemain matin, une aubade donnée par des Bédouines montées deux par deux sur des chameaux et qui, l'une en face de l'autre, leurs jambes enlacées pour se tenir en équilibre, chantaient, elles aussi, d'interminables poésies, tout en agitant d'une main un petit mouchoir de soie et de l'autre un drapeau tricolore ou une branche de noyer ; des danses,

des rondes plutôt au son d'une flûte de Pan accompagnée par des cymbales, et, pour finir, un baptême !

Ah ! le curieux baptême, et qui allait rejoindre, comme toutes choses en cet endroit, des vieilleries toujours vivaces ! La cérémonie se passait dans une chambre de la maison. Un des quatre curés de la veille fit les onctions sacramentelles ; puis, à chacun des assistants on remit un cierge allumé, et, derrière la marraine et le parrain qui tenait l'enfant dans ses bras, tout le monde en procession (y compris les Bédouines qui paraissaient charmées d'avoir ce cierge dans la main) tourna trois fois dans la pièce, tandis qu'un des ecclésiastiques, armé de ces mêmes cymbales qui tout à l'heure faisaient danser les jeunes musulmanes descendues de leurs chameaux, cho-

quait l'une contre l'autre les plaques de cuivre retentissantes, suivant une joyeuse cadence. Elles venaient de loin, ces cymbales ! Et ce prêtre cymbalier, barbu, les cheveux longs, coiffé du bonnet cylindrique que l'on retrouve si souvent sur les bas-reliefs anciens, et tout ravi de sa musique, lui, non plus, il ne datait pas d'hier ! Je l'imaginais fort bien dansant quelque danse rituelle, en bas, près de la source, dans le temple d'Astarté !

Le baptême achevé, je regagnai Byblos par des sentiers vertigineux au-dessus du fleuve sacré. Çà et là des villages qui portent de vieux noms syriaques rappellent, par leur signification désolée, que Vénus s'y est arrêtée pour se livrer à sa douleur. Ce mur de temple en ruine, d'un magnifique appa-

reil, marque la place de la demeure du divin adolescent. Ces deux rochers, placés au bord du sentier comme les vantaux d'une porte, montrent sur leur double battant le même chasseur et son épieu, et la même femme affligée que j'ai vus hier sculptés sur un rocher de l'autre rive. Dans un tout petit champ de pois chiches et de tabac, cet amas de pierres sur lequel poussent des passeroses, et où se déchire en passant un voile de nuées, est célèbre comme un des endroits où la dévotion populaire a enterré son jeune dieu, en attendant qu'il ressuscite. En vérité, le chemin que je suis est un chemin de croix d'Adonis...

Toujours le même pays romanesque, rochers bleus, précipices, grands colloques des falaises grises au carrefour des torrents, cimes arides ou couvertes

de chênes, vallons de platanes et de noyers, idylliques vergers en gradins qui forment des balcons de verdure, des terrasses de mûriers, des amphithéâtres de vignes, des divans de blé ou d'orge. Mais comment dire le secret, la buée, l'odeur que la légende laisse traîner sur cette vallée, du mystère de laquelle elle-même est évidemment sortie? Voilà bien l'incommunicable! Amour, vénération des forces naturelles, inquiétude des saisons, trouble sensuel du printemps, brume, soleil, grâce et sauvagerie, joie et larmes, certitude fugitive qu'on ne meurt que pour renaître, le mythe d'Adonis est partout autour de moi. Je me sens frère de ce rocher, je prête des pensées à cet arbre. Il me semble que la barrière qui me sépare du monde des choses s'est faite si trans-

parente et fragile qu'avec un léger effort je pourrais l'écarter de moi, comme on fait d'un songe imbécile. Et aujourd'hui qu'en écrivant ces lignes dans la nature la plus paisible, devant un jardin de curé où, entre des carrés de buis, fleurs et légumes se mêlent, je vois bien que lorsque j'essaie de ressusciter en moi le souvenir des divines fantaisies, violentes ou gracieuses, où s'est complue la nature au Liban, j'en arrive toujours, par une fatalité qui doit bien avoir sa raison, à la vieille fable païenne, au vieux mythe d'amour et de mort qui, pendant les deux jours où j'ai suivi, de ravin en ravin, le sanglier, la déesse et le chasseur, avait repris pour moi autant de force et de jeunesse qu'au temps où les foules païennes se rendaient en procession à la source de l'Afka, pour y pleurer Adonis.

CHAPITRE II

LES CÈDRES DU LIBAN

On m'avait dit à Beyrouth : « Vous allez être déçu. Cette forêt de cèdres, dont on fait tant de bruit, mais ce n'est rien du tout ! Quelques malheureux arbres qui végètent et qu'on peut compter sur ses doigts, cela ne vaut pas le voyage. Allez-y tout de même, vous ferez une belle promenade. »

Et c'est vrai, ce n'est rien, ce petit nid de cèdres, perdu dans un creux de montagnes, parmi les plus hautes cimes

du Liban. Trois ou quatre cents arbres environ, qui feraient à peine le parc d'une gentilhommière du Poitou. Mais certes si, ils méritent le voyage ! Et leur petit nombre même ajoute beaucoup à l'émotion qu'on ressent au milieu d'eux.

Dans l'Atlas marocain, j'ai vu ces arbres, par grands troupeaux, descendre et remonter les pentes, et sur des lieues et des lieues je me suis promené sous leurs vastes ramures étagées, qui semblent protéger toutes choses d'un geste de bénédiction. Mais là-bas, chez les Berbères, notre imagination seule en fait des arbres bibliques. Ils sont si loin de la terre de Judée ! Le sol dans lequel ils s'enracinent n'est pas celui d'où est sortie la flore de l'Ancien Testament ; leurs ancêtres n'ont pas fourni

les poutres du palais de Salomon ; et toujours, au milieu d'eux, il manque quelque chose que ni leur nombre ni leur magnificence ne réussissent à créer.

J'ai senti cela bien vivement quand je me suis trouvé, l'autre jour, à la limite des neiges, dans ce petit bois sacré, plus resserré sur lui-même que je n'avais imaginé. J'étais parti en auto, le matin, de Tripoli, et il y avait déjà trois heures que je m'élevais dans la montagne, au-dessus des précipices, par des chemins en labyrinthe, où l'esprit n'est plus que virages, tournants dangereux, vertige et chute. Au loin, très haut, j'apercevais par instant une petite tache sombre, grande comme le creux de la main, dans le pli d'une cime dénudée, où glissaient des traînées de neige, pareilles à des ruisseaux de lait. Mais au milieu des

mouvements et des bonds fantastiques du plus turbulent paysage, comment prendre garde à ce rien, à ce buisson, à cette ombre? Et puis, à chaque instant, les détours du chemin bousculaient l'horizon, et la petite tache noire disparaissait Dieu sait où.

Enfin la route à bout de forces et finissant par renoncer à ses tours prestigieux pour atteindre les sommets, je quittai ma voiture et ses vertiges, et je montai sur un mulet avec la satisfaction qu'éprouve à toucher terre un passager malmené par toutes les vagues de la mer.

Genêts en fleurs, odeur de miel, fraîcheur de neige avivée par le soleil... mais les cèdres, où sont-ils? Du fond du ravin où je grimpe, je vois seulement des peupliers qui dessinent un bord de ruis-

seau ; de beaux noyers qui se font rares ; et là-bas, des cascades qui tombent de très haut, d'un rocher brûlant et neigeux, éclatantes, comme immobiles, et qui semblent si mystérieuses parce qu'on ne voit pas leur mouvement et qu'on n'entend pas leur fracas.

La crête des montagnes paraît maintenant toute proche. Dans cet étroit espace qui reste entre moi et les neiges, où peuvent-ils bien être, les cèdres? Comment font-ils pour se loger?... J'arrive sur un étroit plateau, je traverse un tout petit champ, et, dans une cassure du sommet, sur une légère éminence, de nouveau la tache d'ombre apparaît. Cette fois, ce sont eux ! Le buisson sacré est là.

Quatre cents, c'est possible. On n'a pas même l'impression qu'il y en ait

tant. Un mur de pierres les entoure. C'est une troupe de moutons parquée dans son enclos. Quelques-uns se sont échappés et vagabondent en dehors, sur la pente dénudée. Je pousse une porte mal fermée. J'entre. Il y a là un gardien comme dans un square. Un gardien! Pour qui? Contre qui, dans ce lieu inaccessible, où s'égare de temps en temps un voyageur de Tripoli?... Un gardien contre les chèvres, pour défendre les plants minuscules, qui remplaceront, si Dieu le veut, les centenaires dont la foudre, le temps, et sans doute aussi l'ennui de durer éternellement, finiront par venir à bout.

Je donne à garder mon mulet, et me voici sous les ramures. Le sol est tout feutré d'aiguilles qui forment un sourd tapis brun, égayé de myosotis et de per-

venches. Des rossignols chantent de tous côtés. Ce bois sacré est un bocage. Ici, comme dans la forêt marocaine, les arbres sont largement espacés, pour laisser les branches puissantes étaler à leur aise leurs vastes prairies aériennes. Un nuage traverse le bois. Il me touche l'épaule, me caresse la joue et s'en va. Un instant, les oiseaux se taisent, puis de nouveau tout chante, et des cascades de lumière ruissellent d'étage en étage sur les escaliers de verdure.

Il fallait bien une chapelle dans ce sanctuaire forestier ! Naturellement elle est là, bien humble, plutôt laide, quatre pauvres murs de terre sèche et un toit de tôle ondulée. A côté, une cloche suspendue à deux piquets. J'agite le battant, et le bois entier retentit d'un admirable son, clair comme un vers de Lamartine...

Quand il est venu là, cette chapelle existait-elle? Cette cloche, l'a-t-il fait tinter? A-t-il entendu, comme moi, ce beau son, couleur de ses rêves?... Je cherche l'arbre sacré où il inscrivit son nom dans l'écorce, ajoutant ainsi une ligne au volumineux *corpus* d'initiales et de mots gravés, qu'on appelle au Liban, d'assez plaisante façon, le Livre des fous. Je le découvre vite au milieu de la petite assemblée. C'est un des arbres les plus vieux, les plus énormes, les plus étrangement tordus, avec des parties déjà mortes et ivoirines, et dont les branches basses s'étendent au-dessus du sol comme les bras convulsionnés de quelque hydre fabuleuse. Certainement un des sept arbres que le poète, emporté par son imagination, déclare contemporains des patriarches !... Le nom est

là, en belles capitales ; celui aussi de sa fille Julia, et cet autre d'un inconnu qui les accompagnait. La lèvre de la plaie dans l'écorce s'est un peu refermée et mange les premières et les dernières lettres du nom. Je regarde, certes avec piété, mais aussi avec l'embarras qu'on ressent dans les circonstances où il faudrait avoir (on se l'imagine du moins) quelque pensée sublime, et où fâcheusement il ne vous en vient que de médiocres. Alors, je ne trouve rien de mieux que de ramasser par terre quelques pommes tombées, que je choisis parmi les mieux faites, pour les rapporter à mes amis. Et je dois, hélas ! confesser que le cadeau leur parut mince !

A présent, j'ai fait le tour des curiosités du lieu. On le voit, ce n'est pas bien long. Mais pourquoi sont-ils là, ces

cèdres? et pourquoi si peu nombreux? Que sont donc devenus les autres, qui couvraient toute la montagne? C'est dans cet air léger, au milieu de ces neiges qui brillent à travers les branches, parmi les chants des rossignols, une rêverie qui n'est pas près de finir, car on la laisse ici en partant, et tous ceux qui viendront ensuite la recommenceront à leur tour.

Rien n'empêche d'imaginer que ces cèdres du Liban ont suivi la fortune des dieux auxquels ils étaient consacrés, et qu'ils ont disparu avec Moloch, Melkarth, Adonis, Astarté qu'on adorait dans ces hauts lieux vitupérés par les prophètes. A moins qu'on ne se plaise à concevoir je ne sais quelles transformations du sol et du climat, qui font que ces arbres ne trouvent plus à vivre, au milieu de cette

nature, le même plaisir qu'autrefois. Pour moi, ils m'apparaissent comme des hors-la-loi, des proscrits, des êtres d'un autre âge qui, pourchassés, traqués par je ne sais quel destin mauvais, ont cherché un refuge dans ce creux de montagne, pour y poursuivre en liberté les rêveries qui leur plaisent et dédaigner l'univers. Leur sort, en somme, est à l'image de cette chrétienté libanaise qu'on appelle maronite, du nom de son patron Maroun, et qui, elle aussi, s'est réfugiée dans ces vallées inaccessibles, pour défendre, contre l'Islam qui la pressait de tous côtés, quelques idées particulières qu'elle avait de la vie et de la mort.

Ces Maronites étaient, sans doute, d'anciens adorateurs d'Adonis et d'Astarté, convertis au christianisme, après que l'empereur Constantin eut détruit

par le fer et par le feu tous les sanctuaires que la ferveur païenne avait multipliés en ces lieux. Aux mêmes endroits où leurs ancêtres avaient dressé des autels au Soleil, à l'Étoile du Soir, à toutes les forces de la nature, ils ont élevé des chapelles en l'honneur de Jésus et de Marie. Sur leur patron Maroun je n'ai que des idées assez vagues, mais si j'en crois les discours des curés du Liban, ma foi, c'était un seigneur ! Il semble bien que, sans lui, les puissantes vagues musulmanes, qui du fond de l'Arabie et de l'Euphrate venaient battre la montagne et la côte syriennes, auraient à la fin submergé les malheureux îlots chrétiens qui, par miracle, tenaient encore. Ce Maroun les a ramassés là-haut, près du petit troupeau de cèdres. Et les hommes, comme les

arbres, ont énergiquement vécu. Organisés à la manière féodale, sous la direction de leurs prêtres et de quelques grands propriétaires, ils ont fait de leur montagne la forteresse du christianisme au Levant, quelque chose d'assez pareil à un immense château franc. Si longtemps qu'il y eut des croisades, on les vit toujours aux côtés des princes *amis de Dieu,* et quand les invasions mongoles eurent achevé d'anéantir ce qui pouvait rester encore de christianisme en Syrie, ils continuèrent la résistance, jusqu'au jour où François Ier obtint pour eux dans l'empire turc une situation privilégiée. Voici dix siècles qu'ils sont là, cultivateurs, pasteurs, hospitaliers. Plus heureux que les cèdres, ils se sont même donné du large et répandus dans le Liban tout entier. Et comme il fallait

subsister au milieu de cette âpreté sauvage, ils ont travaillé leur rocher avec une patience inlassable ; ils l'ont sculpté, pour ainsi dire, transformé en terrasses, en jardins suspendus, en vergers aériens, en quinconces de mûriers, en pergolas de vignes ; ils en ont fait un surprenant chef-d'œuvre ; et devant ces champs inaccessibles, ces cultures arrêtées sur des pentes vertigineuses, ces villages en plein ciel comme des nids de pies, ces gracieuses maisons en arcades, avec leurs bonnets de tuiles rouges, penchées sur le ravin, on songe invinciblement à ces extraordinaires bibelots, à ces étonnants tours de force que réalise avec amour, pendant des années et des années, quelque artisan passionné.

La vallée par où je descends est la vallée, par excellence, de la sainteté

maronite. Sa rivière, qu'on appelle la Kadicha, la Sainte, ne s'élance pas d'un seul bond hors d'une porte mystérieuse, comme celle du fleuve Adonis ; elle ne sembie pas s'échapper des profondeurs d'un temple, mais c'est aussi une origine bien digne d'un fleuve religieux que de prendre sa source près des cèdres et de paraître jaillir de ces grands arbres bibliques... Sur les cimes, les pentes, au fond de la vallée, ou bien creusés dans les rochers, on n'aperçoit qu'églises, chapelles, monastères et cellules. Toute une vie mystique s'est accrochée aux broussailles, suspendue aux précipices. Soldats, évêques, prêtres et moines ont si bien chassé d'ici jusqu'au souvenir des dieux païens, que les gens de ces montagnes, qui ont gardé cependant plus longtemps que tout le monde leur

fidélité aux divinités anciennes, prétendent n'avoir jamais connu d'autre Dieu que celui d'Abraham et de Jacob. Cette Kadicha est devenue la vallée de Jésus, comme l'autre, là-bas, est la vallée d'Adonis. Les deux ravins jumeaux ne sont séparés l'un de l'autre que par les grands murs de rochers, dont je suivais la crête, l'autre jour. Les deux rivières ne se rencontrent jamais, et leurs pensées, elles aussi, ont l'air de suivre des chemins bien différents. Mais toutes deux sortent des mêmes neiges, elles ont le même aspect, elles roulent avec le même bruit, dans un paysage tout pareil, et pour qui les voit de haut, elles éveillent dans l'esprit des sentiments très voisins. La même profonde imagination de mort et de résurrection a toujours inspiré les Sémites de Syrie. Sur les

rives du fleuve Adonis, comme au bord de la Kadicha, on s'est représenté le divin sous une belle forme humaine, qui succombe en apparence à la mort. Mais la mort ne signifie rien, on ne meurt que pour renaître. Toujours le dieu ressuscite !... Une page de saint Jérôme semble dire qu'à Bethléem la grotte, où est né l'Enfant-dieu, se trouvait dans un petit bois consacré à Adonis. Suivant d'autres exégètes, le texte signifierait, au contraire, que ce n'est qu'après la mort du Christ que l'empereur Adrien, dans son désir d'étouffer la religion naissante, installa, au lieu même d'où elle était sortie, le culte du Chasseur divin. Avec le nuage qui passe et les eaux bondissantes, le souvenir de ce vieux texte m'accompagne dans ma promenade. Quelque interprétation qu'on lui donne,

on voit se mêler un instant, dans l'ombre de la grotte sacrée, les visages du fils de Marie et de l'amant d'Astarté. Et cette rencontre divine, qui, là-bas, à Bethléem pourrait sembler sacrilège, paraît ici naturelle.

CHAPITRE III

LA PRINCESSE LOINTAINE

Quelle surprise de les trouver là, ces grands morceaux de France, ces châteaux merveilleux que des gens de chez nous, Normands, Wallons, Flamands, Aquitains, Provençaux, ont bâtis le long du chemin qui conduit à Jérusalem ! A Byblos, à Tripoli, à Banyas, à Tartous, à Latakieh, leurs puissantes masses guerrières se dressent au-dessus des petites villes naufragées ; ou bien dans un endroit solitaire, en retrait du rivage,

ils enferment quelque haut sommet dans la ceinture qui, de loin, paraît intacte, de leurs murailles et de leurs tours ; ou bien, sur une cime de ce pays tourmenté, et surveillant un immense horizon, ils sont comme les bornes épiques de ce qui fut jadis le Royaume franc de Syrie.

Par les sentiers abrupts, au milieu de la pierraille et des arbustes parfumés, je suis monté jusqu'à eux. J'ai passé des après-midi entières dans leurs enceintes envahies par les figuiers et les hautes marguerites jaunes où il faut renoncer à se frayer un passage, et parfois aussi encombrées des masures de pierre et de boue d'un pauvre village indigène. Le pas de mon cheval ou de mon humble mulet franchissant la poterne et les longs couloirs voûtés de ces

glorieuses forteresses, sonnait bizarrement dans mon cœur. Avais-je par hasard l'illusion d'être devenu une minute quelqu'un de ces moines guerriers, Hospitaliers et Templiers, qui résistèrent ici deux siècles à tous les assauts de l'Islam?... Partout, dans ces immenses ruines, d'énormes choses presque intactes. Un instant, on reconstruit tout, mais tout s'efface aussitôt. La réalité vous reprend, et de nouveau tout s'écroule. On ne voit plus que des détails dans la masse éboulée, un donjon, un escalier merveilleusement ajusté, une voûte de chapelle, et sur les pierres bien travaillées le petit signe émouvant, presque invisible, le hiéroglyphe dont l'ouvrier champenois, picard, ou de quelque autre province, a marqué le bloc qu'il a taillé.

Et sans doute il y a eu chez nous des bâtisses aussi surprenantes que le Kalaat El Hoson, le Château Blanc de Saffita, le Sahioun, le Markab, le Château Pèlerin des comtes de Toulouse à Tripoli. Mais nous avons jeté bas ce grand orgueil féodal ; il n'en subsiste çà et là que de vagues débris sans forme. Et n'est-ce pas étrange qu'il faille venir chercher en Orient, au bout de ce long chemin de Syrie, ces revenants, ces grands fantômes de notre féodalité?

De quel pas les chevaliers d'Occident et les foules qui les suivaient, ont marché sur cette terre ! Le Bédouin, l'homme de la tente, ou même le citadin de Damas et d'Alep, habitués à des constructions fragiles, voyaient avec une stupeur consternée se dresser sur les hauteurs ces formidables murs de pierres qui éten-

daient une ombre d'épouvante jusqu'à l'Euphrate et au Tigre. Auprès de la grande aventure que recouvrent mal ces figuiers, ces herbes folles et ces marguerites jaunes, c'est vraiment peu de chose les petites guerres de province à province, de seigneur à seigneur, qui font, sur notre sol, toute l'histoire de nos donjons écroulés. Ces châteaux francs de Syrie, et aussi de Palestine (on en voit sur les bords de la mer Morte, et par delà les monts de Moab, jusqu'aux confins du désert), rappellent d'aussi beaux souvenirs que Marathon, Salamine, les plaines d'Issus et d'Arbèles : ici, le monde occidental s'est affronté avec l'Asie.

Après tant de siècles écoulés, voilà que nous reparaissons sur cette côte de Syrie ! L'autre jour, au sommet du Markab, j'ai été reçu dans les ruines par un poste

de soldats français, commandés par un caporal. Ces quatre hommes, sous l'énorme voûte, ça n'avait rien de bien pompeux, mais de quelle vie les notes du clairon, qui saluaient notre arrivée, vinrent animer les pierres tout à coup ! Je compris très bien alors le pouvoir miraculeux que la légende grecque ou hébraïque attribue à la musique pour bâtir ou renverser les cités. Les notes de ce pauvre clairon reconstruisaient par magie tout un passé aboli. Et c'est bien, en effet, le passé qui ressuscite. Sous un uniforme nouveau, le Royaume franc de Syrie se reconstitue sous nos yeux. C'est une nouvelle croisade que nous recommençons ici, car pour un Musulman, quel qu'il soit, nous sommes avant tout, l'Infidèle.

Je suivais, il y a trois semaines, la

route qui va de Jérusalem à Damas en passant par Tibériade. Tout le long du chemin, sur le bord des fossés, parmi ce paysage que l'Évangile éclaire comme la lumière même du jour, j'apercevais des vestiges étranges : mitrailleuses hors d'usage, affûts de canons, cuisines roulantes défoncées, caissons qui, sous la rouille, semblaient abandonnés là depuis les plus vieux âges du monde. Comme les squelettes des chameaux, sur les pistes du désert, marquent la voie des caravanes, toutes ces carcasses guerrières jalonnaient la route suivie, en septembre 1918, par l'armée germano-turque, quand les Alliés la pourchassaient vers Damas. Tandis que mon auto, qui venait de traverser le bourg charmant de Nazareth, descendait vers le lac, je pensais au combat que les Musul-

mans et les Croisés ont livré sur ces pentes, il y a quelque sept cents ans, et qui installa jusqu'à hier la domination de l'Islam au berceau de la chrétienté. Je songeais à Saladin, à Renaud de Châtillon, à la comtesse de Tibériade (nom gracieux qui semble fait pour inspirer le courage et l'amour). Devant moi tourbillonnaient les chevaliers et les émirs, et aussi les uniformes kaki... Bien des siècles ont passé entre ce combat de jadis et les batailles d'aujourd'hui, mais le temps n'a pas changé grand'-chose au caractère profond du conflit. Dans la lutte qui s'est passée sous nos yeux, le bois de la Vraie Croix n'était point promené au milieu des combattants pour exciter leur courage, comme aux jours de Saladin, de la Comtesse et de Renaud. Pourtant elle était là,

invisible. Aujourd'hui, comme autrefois, ce qui s'affrontait dans le mystère de cette mêlée d'hommes, c'était l'Islam et la pensée qui a grandi là-haut, dans ce petit bourg de Nazareth, au sommet de cette colline, douce comme une colline d'Ombrie...

Dans ces châteaux francs de Syrie, que je visite les uns après les autres, toujours le même grand silence accable la ruine ensoleillée. On s'assied dans un coin d'ombre, on regarde le beau paysage de mer ou de montagne, et l'on rêve, un peu dans le vide, à ces temps enfiévrés où toute l'Europe occidentale, désertant ses châteaux et ses villages, vendant ses terres, réalisant ses biens ou laissant bonnement derrière soi sa misère, s'est abandonnée au vertige de

son imagination. Partout ce n'étaient que présages, étoiles qui s'élançaient vers l'Orient, feux qui couraient la nuit dans l'air, comètes qui prenaient la forme d'un glaive étincelant, batailles fabuleuses qui se livraient dans la nue, cohortes célestes où Charlemagne, entouré des rois et des juges, combattait pour la Vraie Croix. De la mer du Nord au Tibre et du Rhin aux Pyrénées, des populations entières s'avançaient au son des trompettes et des cantiques et, à chaque tournant du chemin, croyaient voir la tour de David. Les uns allaient à pied, les autres à cheval ou dans des chariots à bœufs ; d'autres sur des trains de bois descendaient les rivières, et d'autres contournaient les rivages, sur des barques mal pontées. Une fois de plus, la Palestine redevenait

la Terre promise ! La sainte folie du Tombeau emportait vers Jérusalem ces foules possédées par l'idée qu'il n'y avait ni péché, ni crime qui ne pût être racheté par tout ce que représentait d'épreuves un voyage aussi lointain. Mais, dans cette fureur de partir, il y avait autre chose encore ! Jamais le goût de l'aventure n'a pris les hommes par l'épaule pour les pousser plus puissamment hors de leur traintrain journalier. Même au temps de Cortès et des Conquistadors, jamais on n'a vu rejeter avec tant d'allégresse cette chose qu'on aime et qu'on déteste à la fois, la vie de tous les jours, l'habitude. Et j'avoue que dans les croisades ce que j'aime et crois le mieux comprendre, c'est justement ce désir de se dérouiller l'âme et d'échapper à l'ennui du plus bel horizon, s'il est

toujours borné par les mêmes collines et les mêmes soins de la vie.

Sur les hautes murailles ruinées du château de Tripoli, j'ai retrouvé, toujours vivante, l'Enchanteresse dont les prestiges ont attiré sur ce rivage les multitudes de jadis. Je l'ai vue, je lui ai parlé. L'histoire l'appelle Mélissende, la Princesse Lointaine ; mais son vrai nom est Aventure, Imagination, Poésie. Elle-même est la fille d'un rêve, d'une de ces erreurs merveilleuses qui sont à l'ordinaire le berceau des fées et des dieux. Comme tant de choses éternelles, innocemment elle est sortie d'un mensonge.

Il y avait, au pays de Blaye, un certain Jaufré Rudel qui s'était épris d'une dame, dont le mari habitait un château très éloigné, en sorte que le pauvre

amoureux ne la possédait guère qu'en songe. A la suite d'une aventure qu'on devine assez médiocre (une bastonnade, je pense), il fut guéri de sa passion humaine et, désormais, dans ses chansons, il ne voulut plus célébrer qu'une créature idéale, née tout entière de son esprit.

Quand les jours sont longs, en mai, il me plaît, le chant des oiseaux lointains; et, quand j'ai cessé de l'entendre, il me souvient d'un amour lointain. Je vais alors, pensif, morne et tête baissée, et ni le chant des oiseaux, ni la fleur de l'aubépine ne me plaisent plus que l'hiver glacé.

Je le tiens, certes, pour véridique, le Seigneur par lequel je verrai l'amour lointain. Ah! fussé-je pèlerin là-bas, de sorte

que mon bourdon et mon esclavine fussent contemplés de ses beaux yeux!

Quelle joie m'apparaîtra quand je lui demanderai d'héberger, pour l'amour de Dieu, l'hôte lointain! Ah! les charmants entretiens quand l'amant lointain sera si voisin qu'il jouira des beaux et doux propos!

Triste et joyeux je me séparerai d'elle, si jamais je le vois, cet amour lointain. Mais je ne sais quand je le verrai, car nos pays sont trop lointains, et il y a d'ici là-bas trop de passages et de routes... Qu'il en soit donc comme il plaira à Dieu!

Jamais d'amour je ne jouirai, si je ne jouis de cet amour lointain, car femme plus noble ni meilleure je ne connais, ni de près, ni de loin. Sa valeur est si pure et si parfaite que je voudrais, pour

elle, être appelé captif, là-bas, au pays des Sarrasins.

Que Dieu, qui a créé tout ce qui va et vient, m'accorde cet amour lointain en de telles demeures que la chambre et le jardin me semblent toujours un palais! Mais ce que je veux m'est dénié, car mon parrain m'a voué ce sort que j'aimasse et ne fusse pas aimé...

Mais ce que je veux m'est dénié. Ah! maudit soit le parrain qui m'a voué ce sort que j'aimasse et ne fusse pas aimé.

Poème unique, je crois bien, dans tout le moyen âge, par son mystère, sa nostalgie, et qui a déjà un accent de Mallarmé ou de Verlaine... Or, il arriva que Rudel partit pour la croisade et mourut. On n'en sait pas davantage.

Mais un siècle plus tard, un auteur anonyme, écrivant la biographie des troubadours provençaux, lit cette poésie mystérieuse sur l'impossible amour lointain, et, mêlant tout, les vers, le départ pour la Terre Sainte et la mort du poète, il compose en dix lignes une des plus belles histoires du monde. « Jaufré Rudel, prince de Blaye, fut, dit-il, un bon gentilhomme. Il s'énamoura, sans l'avoir jamais vue, de la comtesse de Tripoli, sur le bien que lui en dirent des pèlerins venus d'Antioche. Il fit sur elle maints poèmes, riches de sons, pauvres de mots. Et dans son désir de la voir, il se croisa et prit la mer. Sur la nef il tomba malade, et on le porta, à Tripoli, dans une auberge, comme mort. Il fit avertir la Comtesse ; et celle-ci vint à son lit et le prit entre

ses bras. Et quand il sut que c'était Elle, il recouvra l'ouïe et l'odorat, et il se mit à louer Dieu de la grâce qu'il lui avait faite, en soutenant sa vie jusqu'au moment de sa venue. Puis il mourut entre ses mains. Elle le fit, à grand honneur, ensevelir chez les Templiers, et le même jour se cloîtra par la douleur qu'elle avait eue de son trépas. »

Ainsi est née d'une illusion la Princesse Lointaine, l'Enchanteresse d'outre-mer, dont l'Occident, pendant deux siècles, s'est énamouré sans la voir. C'est pour elle que riches et pauvres se sont mis sur tous les chemins de la terre et de la mer. Du haut des tours de son château, elle a fait, pendant deux cents ans, le geste qui appelle, employant tous les langages et parlant à tous les désirs. Aux princes, aux comtes, aux

barons, elle promettait des royaumes ; aux pauvres clercs faméliques, des chapellenies, des bénéfices, des reliques pour leurs couvents ; aux cadets besogneux, des terres, des femmes, des pierres précieuses, des tissus d'or et d'argent ; aux pécheurs, la rémission de leurs péchés ; aux endettés, la libération de leurs dettes, à l'immense troupeau des manants, le pillage, la bonne aubaine, une heureuse vie quelque part ; et à tout le monde, le paradis...

Et, moi aussi, elle m'appelle, et sur la muraille écroulée elle me dit en son vieux langage : « Beau doux ami, soyez le bienvenu. Ah ! je suis tout endolorie d'être demeurée si longtemps repliée sur moi-même, au fond de ma triste prison. J'ai attendu, pendant des siècles, des voiles qui ne venaient jamais.

M'aviez-vous donc oubliée? N'êtes-vous plus gens de prouesse? N'y a-t-il plus personne, de l'autre côté de la mer, pour aimer ce qu'il n'a jamais vu?... »

J'écoute la voix tentatrice de l'éternel amour lointain. Le soleil, la mer qui miroite, tout cela donne un peu de vertige et me fait envier l'ombre où quelques prisonniers se distraient de leur mieux, en jouant aux dames, sur le sol, avec un geôlier débonnaire. Que répondre à Mélissende? Dans les meilleures scènes d'amour, il arrive toujours un moment où il faut savoir se taire... Subirons-nous encore ses prestiges? Rebâtirons-nous sa demeure? De s'être mis en mer pour elle, Jaufré Rudel fut payé d'un baiser, et cela est bien quelque chose. Mais il est mort entre ses bras.

CHAPITRE IV

LES DIEUX DE LA SYRIE

Plus je m'enfonce dans les ravins de Syrie, et plus je vois la place immense que tient toujours la religion sur cette vieille terre des dieux. La secte, le schisme, l'hérésie y sont une floraison naturelle de l'âme. Le commerce excepté, rien n'intéresse ici davantage. Et comme l'esprit sémitique a toujours considéré que le lien religieux est le principe même de toute vie sociale, on peut dire, sans exagérer, que chacune

des sectes syriennes représente une patrie.

O variétés, ô nuances infinies des églises chrétiennes en Syrie ! Comment me reconnaître dans les détours de vos subtilités dogmatiques et dans vos liturgies diverses ! Seigneur, que de patriarches, que d'archevêques, que d'évêques, que d'ecclésiastiques j'ai vus ! que de rites, variés comme le ciel ! Un instant, j'ai cru saisir les couleurs de cet arc-en-ciel, mais aujourd'hui j'en suis moins sûr, et j'ai peur d'inventer moi-même quelque nouvelle hérésie, rien qu'à les compter sur mes doigts.

Si j'ai bonne mémoire, les Nestoriens-Chaldéens déclarent que Jésus n'est qu'un homme en qui le Verbe a séjourné quelque temps, comme en un temple. D'où ils concluent qu'il n'est pas Dieu,

mais simplement un porte-Dieu, un théophore, comme ils disent. Les Jacobites, au contraire, soutiennent qu'en Jésus-Christ n'existe qu'une nature, la divine. Les Grégoriens ont, là-dessus, à peu près le même sentiment, mais, au lieu de se conformer, comme les Jacobites, à la liturgie de saint Jacques, ils lui préfèrent, je ne sais trop pourquoi, la liturgie de saint Grégoire l'Illuminateur. Quant aux Grecs-orthodoxes, ils se refusent obstinément à admettre que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; ils n'acceptent pas davantage l'existence du Purgatoire, tout en reconnaissant que les prières des vivants peuvent servir à ceux des défunts dont le sort n'est pas encore fixé d'une façon définitive. On ignore où ils logent, en attendant, ces pauvres âmes incertaines.

Toutes ces églises sont séparées de Rome ; mais, dans le cours des siècles, chacune d'elles a fourni une variété nouvelle qui, tout en conservant son air un peu particulier, est venue se ranger sous l'autorité pontificale. C'est ainsi que les Chaldéens-Catholiques sont issus des Chaldéens-Nestoriens ; les Syriens-Catholiques des Jacobites-Monophysites ; les Arméniens-Catholiques des Arméniens-Grégoriens et les Grecs-Melchites des Grecs-Orthodoxes. Le dogme reste en tous points pareil. Il n'y a de différence que dans la discipline et dans la liturgie. Les uns communient sous les deux espèces, et les autres sous une seule ; les uns avec du pain azyme, les autres avec du pain levé ; ceux-ci emploient comme langue sacrée le syriaque, parlé par Jésus ; ceux-là le chaldéen,

le vieil idiome des devins de Babylone. Il y a aussi des catholiques romains, peu nombreux en vérité, et qui appartiennent presque tous aux congrégations religieuses : Lazaristes, Jésuites, Frères des Écoles chrétiennes, Dominicains, Carmes, Trappistes, Capucins, Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, de Saint-Joseph-de-Nazareth, Carmélites, Bénédictines, Franciscaines — gloire de la France en Syrie. Enfin, les Maronites qui, après avoir hésité longtemps entre Rome et Constantinople, ont fini par se rattacher au Vatican. Leur liturgie est celle de saint Jacques, la plus ancienne de l'Orient, un peu rajeunie, paraît-il, et mise au goût de la curie romaine. Jamais je n'ai vu de messe où l'on encense davantage : leur office n'est qu'un parfum.

Se reconnaître au milieu de ces variétés chrétiennes, c'est déjà bien difficile, mais parmi les musulmanes ! parmi ces sectes étranges, dont le mot d'ordre est le secret, et qui toutes sont nées du désir d'introduire un peu de mystère dans cette religion islamique, qui en est si lamentablement dépourvue !

On connaît la vieille querelle qui, depuis les premiers temps de l'hégire, divise le monde musulman. Le Prophète étant mort sans désigner celui qui le remplacerait, la Communauté des fidèles ne réussit pas à s'entendre sur le choix de son successeur. Les uns déclaraient que la nomination du grand chef religieux devait être soumise à l'élection ; d'autres, au contraire, soutenaient que l'affaire était trop importante pour dépendre de la foule et que le successeur

du Prophète était, par droit du sang, Ali, son cousin et son gendre. Les partisans de l'élection l'emportèrent. Abou-Bekr, Omar et Othman furent successivement élevés au khalifat. Ali fut élu à son tour, mais il périt assassiné. Et c'est alors que commence son histoire surnaturelle. Ses partisans, traqués par les khalifes ommeyades se dispersèrent un peu partout en Asie. Au milieu des persécutions, la pitié qu'ils éprouvaient pour les malheurs de leur maître se changea en adoration mystique, et autour de ce pauvre homme, qui fait assez piètre figure permi les fondateurs de l'Islam, l'imagination syrienne, et surtout la persane construisirent toute une légende.

Si, durant sa vie terrestre, Ali avait paru n'être qu'un personnage de second

plan, en réalité il égalait et même surpassait le Prophète. Mahomet, c'était le législateur brutal et d'un bon sens un peu plat, tout attaché aux biens terrestres ; Ali, c'était la poésie, le rêve, tout ce qui existe au fond du cœur de désir et d'inquiétude. Mahomet n'avait apporté aux hommes qu'une révélation superficielle et grossière ; son gendre en détenait le sens sublime et caché. Et de même que les Juifs kabalistes s'appliquent à découvrir, sous le texte de la Bible, le sens véritable de la Loi, les fidèles d'Ali mirent leur subtilité orientale à pénétrer les mystères voilés sous la lettre du Coran. Avec des matériaux empruntés à la philosophie grecque, à la théologie persane, aux religions juive et chrétienne et aux conceptions hindoues, ils édifièrent, en face de

l'orthodoxie musulmane, des systèmes métaphysiques, des pyramides d'idées qui, dans la suite des temps, ont fini par s'affaisser en une chute lamentable. Pierres écroulées où l'esprit ne se retrouve plus, pensées philosophiques dont on ne saisit plus le fil, débris informes que conservent pourtant comme des pierres précieuses et avec une passion jalouse, les schismatiques de Syrie.

Le long de la Méditerranée, de Tripoli à Alexandrette, dans les montagnes qui bordent la côte, juste en face de l'île de Chypre qu'on aperçoit par les temps clairs, deux cent mille Ansariéhs vénèrent une Trinité où Ali représente l'essence du divin. Mahomet est sorti de lui comme le sentiment sort de l'âme, comme le bruit de l'eau sort de l'eau, ou le regard de l'œil, ou le mouve-

ment du repos. Et de Mahomet est issue la lumière de sa lumière, un certain Soliman El Farzi, connu dans l'histoire des Arabes pour avoir amené au Prophète une troupe de cavaliers persans. Et ce Soliman, à son tour, a créé les Cinq Incomparables qui représentent les cinq planètes (non compris le soleil et la lune), lesquelles ont créé ensuite (évident souvenir des théories péripatéticiennes) tout l'univers visible.

Certains, parmi les Ansariéhs, qui conservent obscurément la mémoire des dieux solaires, placent Ali dans le soleil et le nomment l'Émir des Abeilles, c'est-à-dire des Étoiles. D'autres lui font habiter la lune. D'autres, enfin, déclarent qu'il s'est rendu invisible et qu'il est l'air qu'on respire. Serait-ce pour cela

qu'à l'occasion de la nouvelle année les femmes se tiennent nues, un instant, sur le seuil de leur porte pour s'offrir à la nuit pure?... Ils croient à la métempsycose et pensent que les âmes, qui habitaient, à l'origine, le monde des étoiles, ont été jetées ici-bas pour expier une faute que j'ignore, mais qu'après s'être purifiées elles finiront par retourner à leur premier séjour, chez l'Émir des Abeilles. En attendant, que de misères ! Pour la moindre peccadille, elles risquent de se réincarner dans la peau d'un chrétien, d'un juif, ou, pis encore, d'un musulman-orthodoxe, voire de quelque bête immonde. La terre n'est pour ces Ansariéhs qu'un affreux purgatoire où, dans toutes leurs prières, ils demandent à ne jamais revenir. Et ma foi, quand on a circulé quelques jours

dans la montagne, on comprend leur souci et qu'il est naturel que, détournant les yeux de leurs champs de cailloux, ils rêvent, par les belles nuits, d'une vie plus aimable, au milieu d'un ciel étoilé.

Chez eux, on ne voit pas de temple. Ils récitent leurs prières, tournés vers le soleil ou la lune, et font à certains jours une sorte de communion avec un verre de vin doux et un pain sans levain qui a la forme d'un bonhomme où le cheikh plante son couteau. Tout cela très secret. La connaissance des grands mystères n'est réservée qu'à de rares privilégiés. Initiation qui s'accompagne des menaces les plus terribles pour qui révélerait la doctrine : « Si tu dévoiles le secret, dit l'initiateur à l'initié, la terre ne souffrira pas que tu y sois

enterré, et, à ta mort, tu rentreras dans l'enveloppe d'une transformation avilissante, d'où il n'y aura plus de délivrance pour toi, à jamais. » Vers 1860, un malheureux Ansariéh, qui s'était converti à la religion protestante, livra à un Européen un des livres sacrés de son ancienne religion. Puis il passa en Amérique. Quelques années plus tard, il crut pouvoir revenir dans sa patrie. Le lendemain même du jour où il débarquait à Tartous, il était assassiné.

Les Ismaïlièhs, leurs voisins, et naturellement leurs ennemis, descendent des fameux Haschichins, dont le nom revient si souvent chez les chroniqueurs des croisades. Pendant plus de deux cents ans, ils ont ensanglanté l'Asie, de la Perse à la Méditerranée, assassi-

nant avec une indifférence égale Musulmans et Chrétiens, par fanatisme politique et religieux. Dans les hautes murailles croulantes du château de Massyaf, où habitait leur chef, le Vieux de la Montagne, je n'ai retrouvé ni les jardins, ni les salles paradisiaques où l'irascible vieillard faisait séjourner quelques jours les fidèles qu'il employait à ses terribles missions. Là, pour un bref instant, ils prenaient, paraît-il, un avant-goût des délices éternelles qui leur étaient réservées s'ils succombaient dans l'entreprise. Puis ils quittaient ce lieu d'enchantement et s'en allaient donner la mort, et souvent aussi la recevoir.

Ces jardins de fleurs et de femmes, ces salles parfumées, ces pavillons que les histoires arabes et chrétiennes enrichissent à plaisir de tout le luxe de

l'Orient, où sont-ils, où pouvaient-ils être? Du haut de cette roche en aiguille, dans ce dur château féodal qui n'a rien, je vous jure, d'un paradis, le regard cherche en vain, sur la pente broussailleuse, la place de la volupté. Devant cet horizon sauvage, la seule idée du plaisir apparaît extravagante. Tout ce que l'on peut imaginer, c'est dans un recoin du donjon quelque malheureux fanatique accroupi dans ses haillons, sa pipe de haschich à la bouche, en train de ruminer des idées meurtrières et poursuivant avec ivresse une vague rêverie lascive, dans un paradis de fumée.

A Massyaf, à Kadmous, dans tous les villages ismaïlièhs, on fume toujours le haschich, mais, grâce à Dieu, on ne tue plus personne. Les Haschichins, les « Assassins » de nos vieux chroniqueurs,

se sont beaucoup apaisés, bien qu'ils demeurent toujours assez énigmatiques. On dit qu'ils rendent un culte étrange et des plus équivoques à la féminité. Une fois par an, hommes et femmes se réunissent dans une chambre obscure où ils se livreraient à une débauche sacrée. Chacun saisit dans les ténèbres la première femme qui lui tombe sous la main. Seule, l'épouse du Cheikh doit être respectée et, pour éviter toute erreur, elle porte une clochette à son cou.

Je n'ai pas assisté à cette nuit d'horreur, ainsi qu'on la nomme en Syrie, et j'avoue que la vue des femmes ismaïlièhs, pauvres bêtes de somme, m'en enlève le regret. Mais, comme tout le monde, j'ai eu sous les yeux une certaine prière, trouvée il y a quelque soixante ans dans le turban d'un mort, et qu'on se

passe sous le manteau. C'est un texte d'une sensualité assez grossière, dont on a fait déjà une curiosité de bazar. Renan en parle quelque part dans sa mission de Phénicie. Est-ce une simple supercherie et, comme les Ismaïlièhs l'affirment, une calomnie de leurs voisins Ansariéhs? Ou bien faut-il y voir je ne sais quel écho lointain des soupirs qu'on entendait dans les bosquets d'Astarté? Ou bien, tout simplement, est-ce quelque morceau littéraire égaré parmi les textes sacrés et qui rappelle, sans en avoir ni la finesse ni la grâce, le poétique matérialisme du charmant Omar Kheyam, dont le grand maître des Haschichins fut le condisciple et l'ami aux écoles d'Ispahan?...

Aujourd'hui, toute la vénération des Ismaïlièhs de Syrie se tourne vers un descendant d'Ali, un certain Ali Schah,

qui réside à Bombay. Sa photographie, accroché à la muraille, fait tout l'ornement de leurs temples. A l'heure de la prière, ils processionnent lentement autour d'une table basse et longue, sur laquelle est posée l'image qu'on a décrochée du mur. Et après qu'ils ont répété un grand nombre de fois : « Il n'y a de Dieu que l'Aga Khan Ali Schah ! » ils se séparent en faisant une sorte de signe de croix, non sans avoir glissé dans une fente de la table, comme dans une tirelire, quelques pièces de monnaie destinées à l'Aga Khan. Ils lui envoient aussi le cinquième de leurs revenus et de tous les héritages. Lorsqu'ils ont un enfant, ils l'estiment un certain prix et expédient à Bombay le tiers ou le quart de cette somme. Heureux dieu ! Heureux Aga ! Comme on comprend

ses succès quand il vient passer la saison à Nice ou à Monte-Carlo !

Ce sont encore des métaphysiciens, et d'une espèce bien étrange, les Druses qui habitent un noir massif volcanique de cailloux et de cendres, à la limite du désert, près des sources du Jourdain. Pour eux aussi, la dernière incarnation terrestre de la divinité est un descendant d'Ali, le fameux khalife Hakem, de la dynastie des Fatimites d'Égypte, une sorte de fou qui rappelle Néron par son esprit sanguinaire et ses excentricités. Les historiens arabes rapportent mille traits de son humeur bizarre et cruelle. Il adorait la planète Saturne et prétendait avoir des colloques avec Satan. Dans son palais du Caire, il passa plusieurs années éclairé nuit et jour par des chan-

delles. Puis il lui prit le goût de l'ombre et il vécut quelque temps dans les ténèbres. Il avait interdit aux femmes de sortir et, s'il en rencontrait quelqu'une dans les rues, il la faisait mourir sous les coups. Il avait aussi défendu tout travail après le coucher du soleil et, s'il voyait des rôtisseurs ou bien des boulangers occupés à chauffer leur four, il les faisait jeter dans la braise. Un de ses divertissements était d'écrire des billets et de les lancer par ses fenêtres. Les uns contenaient l'ordre de remettre au porteur une somme d'argent, les autres de le bâtonner à mort. Ceux qui avaient ramassé ces billets devaient les apporter au préfet de police qui, sur l'heure, exécutait la sentence... On dit qu'au cours de son règne ce dément fit périr de mort violente plus de vingt mille personnes.

C'est lui que, depuis tantôt mille ans, les Druses adorent comme un dieu.

Parmi eux, il y a les Sages qui, seuls, détiennent la connaissance des vérités cachées. Leur caste est fort restreinte et leur titre héréditaire. On les reconnaît à leur tarbouch entouré d'un foulard blanc. Il y a les Demi-Sages, qui, par-dessus le tarbouch et le turban, jettent un voile retombant sur les épaules. On peut devenir Demi-Sage en apprenant par cœur certains recueils de prières et en s'abstenant de tabac et de liqueurs fermentées. Il y a enfin les Ignorants, qui ne portent que le voile retenu autour du front par une cordelette et qui, dans les cérémonies, se tiennent debout, tout au fond de la cour, à bonne distance du sanctuaire.

Comme tous les sectateurs d'Ali, ils

croient à la métempsycose. Lorsqu'un homme meurt, ils ne disent pas : « Il est mort »; ils disent : « Son âme a transmigré. » Et quand une femme accouche avec peine, ce n'est pas la femme qu'ils plaignent, mais le moribond inconnu qui agonise lentement quelque part et dont l'âme, enfin délivrée, tarde à venir s'incarner dans cet enfant qui va naître, pour ainsi dire, de son trépas. C'est pourquoi, dans cette montagne, on ne voit nulle part, de cimetières. A quoi bon s'occuper du corps, cette guenille un instant habitée qui n'est pour l'âme qu'une prison? Lorsque l'âme est partie, ils jettent le cadavre n'importe où.

C'est, je crois, la seule religion qui n'admette pas de convertis. Pour un Druse, le nombre des Druses est strictement limité. Quand les temps seront

révolus, il n'y aura pas un Druse de plus qu'il n'y en avait à l'origine. Comme ils disent, la plume est brisée, l'encre est sèche, le livre est fermé. Aussi ne souffrent-ils pas que leurs femmes se marient avec des étrangers. Ils les surveillent avec un soin jaloux, et cela d'autant plus qu'ils s'imaginent que l'ambition suprême d'un chrétien, d'un musulman ou d'un juif est justement de posséder un de ces êtres inestimables qui s'appellent *Marché public*, *Vie d'ici-bas*, *Plante odoriférante*, *Étoile*, *Perle* ou *Pleine Lune*, et dont la grande occupation est de pétrir, avec leurs mains, les galettes de bouse de vache et de paille hachée qui servent là-bas de combustible.

Bien qu'ils soient peu nombreux — deux cent mille à peu près — c'est un

article de leur foi que le monde leur appartiendra un jour. Cela arrivera après de grandes guerres, des épidémies effroyables, des calamités universelles. Ils quitteront alors leurs montagnes pour se mettre à l'abri dans les souterrains du désert. Pendant ce temps, de la muraille de Chine (qui, dans leur imagination, est une muraille d'acier) sortiront Cinq Esprits divins qui, déjà, à plusieurs reprises, ont paru sur la terre. A la porte de cette muraille attendront humblement toutes les religions : la chrétienne, la musulmane et la juive. Les Cinq Esprits, sortant dans l'ordre inverse de leur puissance, se les passeront de l'un à l'autre ; et le dernier, le plus puissant de tous, appelé le Maître du Temps, accordera, dans sa magnanimité, la vie sauve aux croyants de

toutes les autres religions. Il les emmènera derrière lui avec son escorte d'Esprits. Sur son passage, les villes tomberont, à l'exception de la Mecque, de Jérusalem et de Damas. Les Druses, alors, sortiront de leur cachette et, sous l'égide des Cinq Esprits, ils auront le bénéfice exclusif de tous les travaux, de toutes les richesses et de toute la science des autres peuples... On a bien cru, ces temps derniers, dans toute la montagne, que le règne druse était venu ! Les calamités de la guerre, qui s'étaient abattues sur l'Orient et l'Occident, avaient paru de bon augure aux Sages. J'en ai recueilli le témoignage en traversant leur noir pays de lave, diamanté par le soleil. Maintes fois, à l'horizon du désert, ils ont cru voir surgir la grande armée de Chine, sortie de la

porte d'acier. Et j'imagine qu'il y a eu un peu de déception parmi eux, quand après l'armistice, au lieu des Cinq Esprits et de leur suite fabuleuse, ils ont vu arriver mon ami le commandant Trenga qui, avec une poignée de soldats, fait régner un ordre exemplaire dans cette montagne chimérique, que les Turcs, depuis dix siècles, n'étaient jamais parvenus à gouverner.

Que d'hérésies encore j'ai rencontrées sur mon chemin ! Métoualis du Liban et de la haute vallée de l'Oronte, qui croient à un Iman caché, douzième descendant d'Ali, disparu à l'âge de huit ans, au temps lointain des Abbassides, et qui se révélera, un jour, comme le Mahdi attendu pour faire régner la justice ; Wahabites iconoclastes, ennemis

du culte des saints et de la vénération des tombeaux, qui prétendent ramener l'Islam à sa pureté primitive ; Yézidis, qu'on appelle adorateurs du diable, parce qu'ils refusent de maudire l'Ange déchu qui souffre au fond de ses ténèbres et brûle d'un amour inexprimable pour le Dieu qu'il a trahi ; Babis, acharnés contre toute orthodoxie et tout clergé officiel ; disciples de Béha Oulla, qui croient que la vie éternelle se conquiert éternellement, et qu'il ne faut pas la chercher dans une vie future, mais dans la vie de tous les jours en harmonie avec l'ordre universel ; Sleibs, misérables errants qu'on dit descendre des Croisés, et qui, dans le profond naufrage qu'est leur triste destinée, ont subi tant d'humiliations qu'ils ont perdu leur fierté d'homme et semblent n'avoir aujour-

d'hui pas plus d'idées sur l'au-delà que les grands ânes blancs qui, d'un bout de l'année à l'autre, les promènent dans le désert de Syrie...

A distance, ces sectes sans nombre et leurs bizarreries se brouillent un peu dans ma mémoire. Tout ce que ces constructions religieuses ont pu contenir d'intelligence et de belle rêverie a sombré au cours des âges. On n'y aperçoit plus qu'une affreuse confusion, et rien n'est lamentable comme de grandes idées maltraitées. J'ai l'impression d'errer dans un dédale de religions en lambeaux, parmi des ruines qui, jadis, avaient une forme baroque, mais une forme tout de même, presque impossible à retrouver maintenant. Des tas de pensées sont là gisantes, dégradées, mutilées, tronçons de colonnes brisées, débris de chapiteaux

à terre. Voici jonchant le sol, dans leurs robes d'Orient, tous les grands premiers rôles de la philosophie de Platon et d'Aristote. Voici la Raison Universelle et, dans ce coin, l'Ame du Monde. Voici, parmi les herbes folles, avec la chèvre et le lézard, la Matière, l'Espace et le Temps, les Cinq Principes, causes de l'Univers. Voici Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet, tous les patriarches, tous les prophètes et la longue suite des imans chargés d'interpréter leur pensée. Et au-dessus de ce vaste grouillement de personnes divines, d'idées et de symboles brutalisés par l'orthodoxie musulmane, dans cette figure mystérieuse, perdue au fond d'une niche ensanglantée, scintillante d'or et de pierreries, je reconnais Ali, au milieu de sa famille massacrée, avec son poignard dans le cœur.

CHAPITRE V

LA MÉLODIEUSE HAMA

Comme il est agréable d'écarter de son esprit ces fantaisies métaphysiques pour goûter, au bord de l'Oronte, une heure gracieuse de l'Orient ! Hamdoullah ! Louange à Dieu ! Dans l'aimable ville d'Hama, tout empêche de penser à rien. Rapide et brillant de lumière, l'Oronte coule entre les saules, les peupliers, les grenadiers et des noyers énormes, comme je n'en ai vu que là-bas. De hautes murailles de pierres, alternativement

noires et jaunes, reflètent leurs damiers déformés dans la rivière qui fuit ; des maisons, toutes de guingois, où pendent comme des hardes des moucharabiehs et des balcons, ont l'air de se tordre le cou pour regarder plus longtemps cette course de l'eau sous les branches. De vieux ponts en dos d'âne, eux aussi noirs et dorés, se cassent brusquement au beau milieu de la rivière, comme s'ils ne savaient plus très bien de quel côté aller. Et des coupoles de palais ou de hammam, entre les cimes des peupliers ou les dômes puissants des noyers, semblent des bulles de savon prêtes à s'envoler dans l'air chaud.

Tout est musique et rêverie. De distance en distance, d'immenses roues étroites, d'une hauteur de trois et quatre étages, vont porter leur eau en plein ciel

dans des rigoles de pierre ou de bois pour arroser les vergers. Une longue caresse musicale sort de ces grandes roues gémissantes. C'est assez indéfinissable, quelque chose comme un bruit d'orgue ou de cloche lointaine, un vague meuglement de troupeau, un frelon qui bourdonne, un murmure de sirène, une harmonie continue, qui est le silence d'ici, et où chaque roue met sa note, sa vibration particulière. Inlassablement, l'eau monte, emportée par l'effort du fleuve ; mais, comme toujours en Orient, la moitié de cet effort est perdue. Par les godets mal ajustés de ces hautes machines, et les fissures des aqueducs disloqués par les figuiers et les lilas d'Espagne, l'eau s'échappe en abondance, ruisselle de partout, arrose les cimes des peupliers qui suivent la course des

canaux, ou bien s'éparpille dans l'air comme un feu d'artifice. Et cette eau et ce chant, qui éternellement s'accompagnent, font dans ce paysage de soleil, de chaleur et de lumière, le délicieux bruit de la pluie sur les verdures d'un jardin.

Oui, en vérité, c'est ainsi. Je n'embellis rien du tout. Mais cet Orient véridique a tant de charme et de grâce que, si on essaye de le peindre, on donne aussitôt l'idée d'un Orient de fantaisie. C'est l'Orient d'autrefois, l'Orient de Lamartine, de Gérard de Nerval, de Théophile Gautier ; c'est un rêve oublié au bord de l'eau, une poésie musulmane faite de rien, d'amour, de nonchalance, de chants d'oiseaux dans les verdures mouillées ; une construction d'azur et de songe, bâtie de matériaux fragiles, on ne sait par qui ni pourquoi, et qui ne tient

en équilibre que par la puissance du rêve.

Sur une terrasse, deux jeunes gens s'amusent à attirer des pigeons. C'est un des plaisirs d'ici. Et cela s'accorde tout à fait avec ce bruit chantant des roues, ces coupoles et ces maisons romanesques, où semblent n'habiter que la paresse et le plaisir. J'ai vu aussi, tout à l'heure, dans la cour d'une maison, une plaque de marbre, un peu plus grande qu'un échiquier, dans laquelle est creusée une rigole en labyrinthe dont l'eau sort par deux trous. On jette une fleur de jasmin dans ce dédale liquide et l'on engage des paris sur l'un ou l'autre des trous par où la fleur peut s'échapper. Cet appel de pigeons et ce petit jeu d'eau et de fleurs offrent l'image même du plaisir qu'on éprouve à circuler dans Hama.

A circuler en rêve, car je ne bouge pas. A quoi bon monter là-haut, sur la colline où se trouvait autrefois la Citadelle et autour de laquelle l'Oronte fait une boucle amoureuse? Qu'irais-je voir dans le bazar? Je sais d'avance ce que j'y trouverai ; je connais le visage des marchands et ce qu'on vend dans les boutiques, la babouche, l'étoffe, les harnais de cuir et de corde, agrémentés de perles bleues. Et d'ailleurs, pourquoi mentir? J'y suis déjà allé. Résiste-t-on à ce plaisir, toujours le même et toujours attrayant d'une flânerie aux échoppes? J'y ai même vu de gros marchands se hisser dans leur boutique, en se servant pour montoir d'un fût de colonne ou d'un chapiteau antique, tant il y a dans ce pays de vestiges grecs ou romains... Mais, pour l'instant, où serais-je mieux

qu'ici? Devant moi glisse la rivière, et tout l'Orient s'encadre entre deux hautes roues chantantes. L'une frôle le mur d'un palais et va déverser près du toit sa belle cascade scintillante. Palais, c'est beaucoup dire! Mais ce n'est certes pas une demeure bourgeoise, cette maison riante et sévère à la fois qui, sur une hauteur de vingt pieds, ressemble à une forteresse et se termine en nid d'oiseau, en kiosques, en balcons multicolores. L'autre roue, tout près de moi, tourne sur deux piliers verdis de mousses ruisselantes, entre lesquels indéfiniment, sans m'ennuyer une minute, je regarde passer, l'un après l'autre, les lents rayons de bois. Là encore, en grande masse, l'eau, arrivée au faîte de sa course, retombe, inutilisée. Que de fraîcheur perdue pour

les jardins ! Mais c'est la poésie qui s'égoutte.

On dit qu'on ne bougera pas. C'est façon de parler. Une roue là-bas vous appelle. Deux autres, plus loin, vous font signe : l'une très haute, l'autre plus petite, et s'avançant toutes les deux côte à côte sur la rivière, comme on voit ici la pouliche toujours suivie de son poulain. Ainsi entraîné par les roues, j'étais presque sorti d'Hama et je me trouvai tout à coup au milieu de l'Oronte, dans un cuchevêtrement d'îlots, de ponts, d'écluses, de moulins et de petites scènes, imprévues, charmantes, baroques, à la façon des peintures de paravent. Comment diable cet âne est-il venu échouer sur cet îlot ? Sans doute pour me plaire. Mais par où s'en ira-t-il?... Et ces moutons ras ton-

dus, sur leurs galets entourés d'eau, que sont-ils venus faire ici? Ah! je comprends! L'air étonné et un peu grelottants, bien qu'il fasse très chaud, ils attendent sans doute qu'on leur remette sur le dos les toisons blanches ou brunes que ces femmes sont occupées à laver dans la rivière... Jamais encore je n'avais vu un berger installé dans les remous d'une cascade... Et cette grande toile de fond, cette colline lumineuse, percée d'antres, de profonds trous noirs, où habitent des troglodytes? Et cette femme à demi voilée, au seuil de ce moulin bâti sur une arche du pont, quel secret garde-t-elle? Et que broie-t-on dans ce moulin? De la farine ou des rêves? De petits ânes, poudrés à frimas, en emportent des sacs et font tinter sur les dalles usées le fer de leurs légers sabots...

Mais cet homme endormi sur les larges pierres plates qui surplombent la rivière (car, naturellement, ce pont n'a pas de parapet), il va dégringoler, c'est sûr ! Qu'auriez-vous fait à ma place? Je le secoue par l'épaule : « Tu vas tomber, mon ami ! » Il ouvre l'œil. Il me regarde. De quoi me suis-je mêlé là? En Orient, un homme endormi sur le bord d'un précipice s'est-il jamais laissé choir? Et ramenant son burnous sur son visage il retourne à son sommeil. Excellente leçon ! Nous avons la manie de vouloir réveiller les gens ! Laissons donc l'Orient dormir et vivre à sa façon et, s'il le veut, mourir comme il lui plaît. Cela vaut mieux pour lui, et peut-être aussi pour nous.

Je m'assois sur le pont à côté de l'homme endormi et, les jambes pen-

dantes, je suis au fil du temps les rêves qui sont nés de ce fleuve, si frivole en apparence dans sa traversée d'Hama. Cette eau si romanesque, qui s'amuse et s'enfuit dans ce décor d'Hubert Robert, c'est, elle aussi, une espèce d'eau bénite. Elle aussi a créé des dieux. Qu'ont-elles donc, toutes ces rivières syriennes, à vouloir produire sans cesse des religions pour l'univers?... Je n'ai qu'à fermer les yeux, et je revois, près de sa source, la jonchée des ruines de Baalbek, les trois temples, les fûts brisés, les chapiteaux mutilés, les entablements gigantesques, les escaliers, les portiques, la cour où les prêtres dansaient, et la rangée des six inoubliables colonnes, debout dans l'air qui tremble devant les neiges du Liban. Tout cela flamboyant, doré, à la livrée du Soleil que l'on vénérait ici...

L'Oronte crut bien un moment que le dieu de Baalbek deviendrait le maître du monde. Déçu dans cet espoir, il poursuivit sa course et, quelques lieues plus loin, dans la cité d'Émèse — qu'on appelle Homs aujourd'hui — il pensa qu'une pierre noire, jadis tombée du ciel, pourrait faire le miracle d'unir dans la même piété, depuis le Tibre jusqu'à l'Euphrate, l'empire romain tout entier. Un enfant de ses rives, l'empereur Héliogabale, en imposa le culte au Sénat et à l'univers étonné. Mais l'univers n'en voulut pas davantage. Et l'Oronte, au désespoir, allait se perdre dans la mer, quand enfin s'accomplit le rêve qu'il poursuivait depuis sa source. Cette eau qui tombe de l'écluse et fait tourner les roues et nettoie la laine des moutons a baptisé la Chrétienté. Pour

la première fois sur ses bords, dans la cité d'Antioche, le mot « chrétien » fut prononcé. Et c'est d'Antioche, autant que de Jérusalem, que le christianisme s'est élancé à la conquête du monde.

Sur les dalles du pont, l'homme étendu dort toujours ; l'âne égaré sur son îlot continue de brouter les pierres, les moutons d'espérer leur laine. Sans doute, dans un siècle, tout ce monde sera encore là, mais je n'ai pas le temps d'attendre ! A cinq heures, je suis invité à prendre le thé et l'orangeade chez un notable d'Hama.

Je ne savais pas que mon hôte habitait précisément cette grande maison à damiers contre laquelle la haute roue semble porter l'eau sur le toit. De nouveau, un pont en zigzag, une ruelle à

pic entre des murs, vrai couloir de forteresse, un porche, un corridor voûté (suis-je encore dans la rue ou déjà dans la maison?), des tournants où l'œil hésite, des degrés où le pied trébuche. Puis une cave éclairée par des veilleuses. Là, dans une ombre sordide, entre deux carafons cassés qui servent d'ornement, à la lueur mourante de l'huile, j'aperçois un catafalque sous un vieux velours pourrissant et des soies qui s'effilochent. Ici repose le grand ancêtre du maître du logis, le petit-fils du bienheureux Abd El Kader Djilani, dont le nom est certainement un de ceux qui par le monde reviennent le plus souvent dans la journée, car il est le patron de tous les mendiants d'Islam... Encore un terrible escalier, et qui n'en finit plus, dans les ténèbres profondes ; puis, de nouveau,

le paysage enchanté, la lumière, la musique, l'eau jaillissante qu'à gros bouillons la haute roue verse à mes pieds sur la terrasse, en me jetant au visage une poussière irisée ; et sur l'autre bord de l'Oronte, tout un beau décor de feuillage, de peupliers et de noyers, de balcons, de terrasses, le dôme du palais de la famille Azem qui, sous sa calotte de chaux, abrite les rêves persans dont ses murs sont couverts, et le minaret d'une mosquée couleur de pistache, frais comme un sorbet dans l'azur.

Sur le canapé Louis-Philippe, que la roue saupoudrait de gouttelettes, le descendant d'Abd El Kader Djilani ne m'a pas raconté la belle histoire de sang, de volupté et de mort que Barrès entendit, un soir pareil à celui-ci, dans le petit café qu'on aperçoit là-bas, sur

l'autre rive, parmi les saules. Cette chance-là ne vous arrive que si on l'a fortement désirée, et si, comme le poète du *Jardin sur l'Oronte*, on a rêvé avec constance, un peu partout, au fond de la Lorraine, en Provence, à Neuilly, ou bien en écoutant d'une oreille distraite quelque bavard à la Chambre, si, dis-je, on a rêvé depuis longtemps à la Syrie, à la Perse, à la rose, au rossignol, à la passion d'aujourd'hui et de toujours, à cet Orient qui n'est pas plus en Asie qu'en Europe, et qui n'est rien qu'une manière de songe, une certaine façon de nommer certaines choses de l'amour et de la vie... Mais j'ai cru entrevoir là-haut l'existence qu'on mène à Hama, et qui, depuis le temps des croisades, n'a pas dû beaucoup changer.

Un petit monde féodal se perpétue

dans ces parages. Une trentaine de familles (à peu près autant que de roues, car chaque famille en possède une, et qui porte souvent son nom) tiennent dans leurs mains la richesse et la puissance du pays. Chacune d'elles peut mettre à cheval deux ou trois cents hommes de son sang, et lever parmi ses vassaux une petite armée. Naturellement, ces féodaux se détestent et se jalousent ; mais si l'un d'eux est humilié dans ses privilèges de caste, tous se réunissent pour le défendre. Dans la musique de l'Oronte, leur grand souci est d'étendre leurs domaines, et la guerre leur en a fourni une excellente occasion. Les Turcs, toujours imprévoyants, ne s'étaient pas donné la peine de tenir dans le pays ni registre d'état civil, ni liste de conscription. Quand il

fallut recruter des soldats, force leur fut de recourir aux chefs de ces grandes familles, qui étaient seuls à bien connaître les ressources de la contrée. Les notables se mirent en campagne et enrôlèrent, sans barguigner, les gens qui ne possédaient rien, ou ne travaillaient pas sur leurs terres. A ceux qui possédaient quelque chose, ils tinrent à peu près ce langage : « Signe-moi ce papier, par lequel tu reconnais que ton bien nous appartient par moitié ; nous le cultiverons à nous deux et tu ne feras pas de service. » Et le villageois signait, car en Syrie, le villageois a particulièrement horreur de la guerre.

Un autre grand souci des féodaux d'Hama, c'est d'écarter de leurs propriépriétés la menace des Bédouins. Chaque année, l'été ramène sur les bords de

l'Oronte les tribus qui remontent de la basse vallée de l'Euphrate. Les Nomades attendent, à la limite des moissons, que la récolte soit faite. Mais ils n'attendent pas toujours que la dernière gerbe soit tombée. Eux et leurs troupeaux de moutons, de chèvres, de chameaux, ils se répandent dans la campagne. Avec effroi, le sédentaire voit s'abattre sur lui ces romanichels du désert, ceux qu'il appelle « les fils de chien », l'être inutile et malfaisant qui ne produit rien et détruit tout. Il faut limiter le ravage, arrêter cette invasion. L'administration turque n'y a jamais réussi. Les notables d'Hama négocient avec les hordes pillardes et s'entendent avec les chefs, qui ne résistent guère à l'argent. Mais la suprême habileté est de saisir l'oiseau volage, de l'appâter avec du grain, de

lui donner un bout de champ, de le fixer à la terre et de lui faire oublier la vie nomade. Cela ne se fait pas en un jour. Pendant quelque temps encore, le Bédouin, devenu cultivateur, continue d'habiter la tente. Puis, un hiver, il l'abandonne pour vivre dans un trou du rocher, ou bien il se construit, avec des briques de terre séchées, une de ces huttes coniques dont le pays est parsemé à la limite du désert, et qui font ressembler les villages de population bédouine à de véritables ruchers. La tente finit par tomber. La laine s'est pourrie. Les femmes ont désappris de tisser les longues bandes noires qui répareraient le dommage. Et, quand la tente a disparu, la vie errante est finie. Le notable d'Hama possède quelques serfs de plus.

Ainsi, dans cette aimable ville, on a tout de même d'autres soucis que d'appeler les pigeons sur les terrasses, d'écouter chanter l'Oronte et de regarder circuler une fleur de jasmin dans un labyrinthe d'eau. Le soir tombe. Le sorbet à la pistache a fondu dans le crépuscule ; la bulle de savon du léger palais d'en face s'est évaporée dans l'air ; la roue grince plus fort. Est-ce d'avoir jeté les yeux sur les réalités que recouvre, pour le passant, la poésie flottante de l'Oronte, il me semble maintenant que la musique de tout cela n'est plus exactement la même, et qu'avec la fin du jour elle a pris je ne sais quoi de sévère et d'un peu triste, qu'elle n'avait pas tout à l'heure.

CHAPITRE VI

ANTIOCHE ET DAPHNÉ

Il y a des endroits où je vais, pour ainsi dire, l'esprit tout nu. Sur eux, je ne sais pas grand'chose. Tant mieux si le hasard, l'aventure, la grâce orientale qui fait presque toujours beaucoup avec rien, s'entendent pour me bien accueillir ; mais ils ne peuvent me décevoir. S'ils m'enchantent, c'est un bonheur inespéré, et Dieu sait si je suis prompt à faire amitié avec des choses qui ne se soucient guère de moi, mais auxquelles

je prête volontiers l'aimable pensée de m'attendre ! Que devait m'apporter Hama? Je n'en avais aucune idée. Peut-être est-ce pour cela que j'ai été si ravi de la surprise.

En d'autres endroits, au contraire, j'ai fixé des rendez-vous. A quoi? A qui? A des ombres, à des souvenirs de collège, à des images, à des phrases lues je ne sais plus où, évocatrices de vieux songes qui, demain, à mon arrivée, vont retrouver la vie sous mes yeux. Jusqu'ici je n'ai pas été déçu. Adonis était à l'Afka ; Lamartine, là-haut, sous les Cèdres. Au cœur du plus romanesque Liban, dans les chambres et les cours divines du palais de Beit-Eddine, où mes pas faisaient trop de bruit sur le marbre désert, dans cette féerie de clair de lune, de salles enchantées, d'ifs et

de rosiers en arceaux, j'ai retrouvé au fond du jardin, sur le banc de pierre abandonné, plus romantique encore que lui-même, *le ténébreux*, *le veuf*, *l'inconsolé*, *le prince d'Aquitaine à la tour abolie*, le charmant Gérard de Nerval qui, de loin, s'amusait à chercher dans mes yeux le plaisir qu'il y a cent ans il avait connu lui-même... Dans sa maison d'Amschit, au-dessus de Byblos, Renan revient encore. Pourtant, quand j'y suis arrivé, la maison était vide. De l'herbe dans la cour, près du puits. Un grand silence comme le jour où sa sœur Henriette était morte. J'ai monté le raide escalier par où le corps fut descendu. Personne dans le vaste patio, dessiné en forme de croix, où l'on avait mis à sécher des feuilles de tabac qui animaient la solitude de toute la vie d'un

parfum. Vide la chambre d'Henriette, vide la chambre de son frère. Sont-ils donc partis à jamais? Par la fenêtre grillagée, je vois briller une cime neigeuse et, en bas, la mer qui miroite entre les branches des palmiers. Oui, c'était un bien grand silence, mais un silence tout vivant comme celui d'une chambre où l'on travaille, une solitude toute peuplée comme celle d'un cœur amoureux. Et quand j'ai quitté la maison, cette cabane maronite, ainsi que l'appelait Renan, j'ai cru voir, en me retournant, un gros homme, un peu essoufflé, descendre de sa mule et l'attacher dans la cour.

Vraiment les songes sont fidèles. Chateaubriand, à Saint-Malo, reçoit toujours sur son rocher funèbre, d'un air que nous ne connaissons plus, les visi-

teurs pieux et les sots. Dans le bazar d'Alep, que j'irai visiter bientôt, je n'ai donné rendez-vous à personne ; mais dans les ruines de Palmyre, je serais bien trompé si je ne rencontrais pas la reine Zénobie... A Antioche, où j'arrive, j'ai fait signe, au travers des temps, à de bien plaisants personnages, à l'empereur Julien l'Apostat, à son ami le grammairien Libanius, à Ammien, son historiographe, qui a écrit un si bon reportage sur l'expédition des Perses et sur la mort de son maître ; à tout un monde mi-grec, mi-asiatique, qui peuplait les dancings d'autrefois, les champs de courses, les académies ; à toute une compagnie de philosophes, de gens d'église, patriarches, évêques, hérésiarques, dont la conversation va bien m'amuser, je l'espère. Et puis, sur ces bords de l'Oronte,

je vais trouver aussi la cohue des Croisés et, parmi la foule anonyme, le fameux Pierre l'Ermite, dit familièrement Coucoupiètre, sur lequel un chroniqueur raconte cette étonnante histoire.

Après bien des mésaventures, le grand prêcheur de la croisade avait fini par entrer dans Antioche, avec l'armée des seigneurs amis de Dieu. Le siège avait duré huit mois, et les Chrétiens venaient à peine de s'installer dans la ville, quand on signala l'approche d'une formidable force mongole. Le pauvre Coucoupiètre crut alors tout perdu. Secrètement il s'enfuit de la ville, dans l'espoir de gagner la côte et de s'embarquer pour la France. Il fallut courir après lui, car sa robe de bure qui avait entraîné tout l'Occident derrière elle, était une sorte de drapeau. On finit par le rattraper. Les hommes

d'armes le ramenèrent, assez penaud comme on pense. Et cela présage déjà la fin tout à fait obscure, au fond d'un couvent de Picardie, de cet homme qui a déchaîné un des mouvements d'enthousiasme les plus extraordinaires qu'ait connus l'humanité.

Hé ! je sais bien que tout ce monde ne m'attendra pas au débarquer et en grande cérémonie, comme j'ai vu, la semaine dernière, en arrivant à Beyrouth, la croix, les marguilliers, le bedeau et tout le clergé s'avancer au-devant de l'évêque syriaque qui voyageait, depuis Marseille, tout familièrement avec moi, et que cette pompe ecclésiastique éloigna tout à coup, comme s'il entrait au Paradis, tandis que je restais sur le quai ! Un César ne soulève pas aisément un poids de seize siècles pour venir, sans

façon, à la rencontre d'un passant ; et Coucoupiètre lui-même ne doit pas se promener tous les jours dans les rues d'Antioche, avec son froc et son bourdon ! Mais tout en roulant sur la piste, je pense avec tant d'amitié à ces ombres fameuses que j'espère les ramener à la vie. Ne trompez pas mon attente, hôtes antiques et familiers d'Antioche ! J'arrive de loin pour vous voir. Il faut pardonner au voyageur une certaine hâte indiscrète.

Hélas ! cette fois, la force du désir et de la sympathie n'a pas ressuscité les ombres. J'ai franchi le pont de l'Oronte, et dans le bourg d'Antioche je ne trouve que des vivants, des corps opaques et grossiers, placés exprès, dirait-on, pour intercepter la rêverie. Mes

regards vont depuis le fleuve jusqu'au sommet de la montagne où se dressent encore les vestiges de ce qui fut jadis une enceinte, mais ces débris de murailles et de tours, qui escaladent et redescendent les pentes, n'embrassent que le vide et le caillou, sous une lumière sans esprit. Ici, il y a quelque deux mille ans, deux civilisations, presque également originales et puissantes, s'étaient unies pour former quelque chose qu'on n'avait encore vu ni à Athènes, ni à Rome. Ce n'était ni l'Orient, ni l'Occident, mais l'Orient et l'Occident tout ensemble. Le christianisme, sorti d'une pensée d'Asie, y rencontra la pensée grecque et prit à ce contact un caractère philosophique qu'il n'avait pas eu jusque-là. Mais ces types de villes que furent jadis Alexandrie, Laodicée,

Antioche, il semble que nous soyons incapables de les créer aujourd'hui. L'Occident et l'Orient ne se comprennent plus assez pour former de nouvelles harmonies. Que ce soit à Alger, à Constantinople, au Caire, ou bien dans les villes de l'Inde, Européens et Orientaux vivent, sans se mêler, dans leurs quartiers particuliers. Les civilisations ne se pénètrent pas ; et si elles agissent l'une sur l'autre, c'est toujours par ce qu'elles possèdent de plus superficiel ou de plus bas. Sans doute, le déséquilibre est devenu trop grand entre les deux cultures, pour qu'elles puissent travailler ensemble, s'atteler à la même charrette et donner le même coup de collier. L'Occident s'est habitué à dominer avec un peu de mépris le paresseux Orient, et l'Orient, de son côté, humilié, offensé, se replie sur lui-

même, plein de dédain au fond du cœur pour ce progrès dont nous faisons tant d'état.

Le peu de vie qui reste encore dans cette ancienne capitale de l'esprit et du plaisir, s'est réfugié au bord de l'eau en un petit tas oriental, pareil à mille autres lieux de Turquie. Vraiment, c'est trop déchoir ! L'anéantissement total serait moins attristant. J'erre depuis deux heures dans la ville, j'en ai fait déjà deux fois le tour, et personne n'est au rendez-vous. Rien que les éternels boutiquiers de toujours. Une treille opulente, toute chargée de grappes, qu'heureusement je ne verrai pas mûrir, me retient, un moment, sous son ombre bucolique, dans le quartier des chaudronniers, et moi qui m'attendais à rencontrer ici la plus belle compagnie,

je ne trouve d'autre distraction que de m'arrêter longuement devant un fabricant de nouilles qui avec une dextérité admirable, fait couler des filets de pâte sur une plaque de fer brûlant.

O l'ennui en voyage ! La songerie est morte, le moindre effort vous fatigue. On pousse devant soi son esprit, comme un orgue de Barbarie dont on connaît trop tous les airs ! Heureux si l'on retrouve, dans ces heures désenchantées, quelque journal oublié dont on relit jusqu'aux annonces, avec la vague inquiétude d'arriver trop vite au bout. On a beau sentir en soi un brouhaha de choses qui voudraient venir à la lumière, rien n'arrive à surmonter l'intérêt de ces faits divers dont la niaiserie même est attirante, et qui s'imposent avec la force de ces petits démons

noirs, biscornus, fantastiques que nous appelons des lettres et qui sont, au vrai, des magiciens... Dans un café, au bord de l'eau, j'ai découvert un vieux journal. De fois à autre, mes yeux se lèvent et cherchent autour d'eux comme s'ils attendaient quelqu'un. Mais je ne vois que des tables de bois blanc, le marchand de cacahuètes, les clients qui, avec le soir, viennent boire leur verre de raki et fumer le chibouk, et le patron de l'établissement occupé à remplir d'air, avec une pompe à bicyclette, une sorte de quinquet qui, soudain, aveugle toutes choses d'une clarté d'acétylène. Sur une estrade encadrée de branchages, un café-concert s'organise. Gramophone, piano, rien n'y manque. Il y a la Turque, la Juive, l'Arménienne, la pseudo-Française ; il y a la chanteuse légère et la

diseuse à voix. Jusqu'à la dernière goutte j'épuise ces voluptés d'Antioche. Et puis quand c'est fini et que l'acétylène a jeté ses derniers feux, je me lève et, plus résigné qu'un martyr d'autrefois, je vais me livrer en pâture à toutes les punaises de la nuit.

Par bonheur, près d'ici, à une ou deux heures de mulet, Daphné est un endroit enchanté. Une route jadis y menait, bordée de villas où l'on connut tous les raffinements d'une vie que nous ne soupçonnons plus. Aujourd'hui, c'est un sentier plein de trous et de bosses qui s'en va bien solitaire à travers la campagne, et où rien ne rappelle l'élégante avenue qu'un sarcophage de pierre, d'une sculpture assez médiocre, abandonné dans un champ. Puis le

sentier s'élève entre des murs de jardins et se transforme soudain en ruisseau. Comme dans une oasis, l'eau apparaît, de tous côtés, déborde des rigoles, passe et repasse sous les murailles, devient l'être indispensable, à la fois docile et fantasque, qui joue le grand premier rôle dans l'enchantement printanier. Là mûrissent les fruits que les marchands des quatre-saisons promènent dans les rues d'Antioche ou d'Alep, avec des cris pareils à ceux que l'on entend chez nous, mais d'un tour plus fantaisiste :

Le médecin l'a prescrit à son fils :
Un biscuit et deux poires, ô poires !

Ou bien encore :

Les rossignols ont chanté sur vos branches,
O néfliers ! Le jardinier qui vous garde
Ne dormira pas de la nuit...

Au milieu des verdures qui s'échappent avec pétulance par-dessus les murs de terre sèche, et toujours dans l'eau du sentier, j'arrive sur l'autre versant de ce beau jardin fruitier, et là je m'aperçois soudain, à quels signes? je ne saurais le dire, que je suis arrivé chez les dieux.

« Il n'y a pas de douleur si tenace et violente que ne chasse la vue de Daphné », disait le rhéteur Libanius. Cela prouve évidemment que jamais l'excellent homme n'eut de douleur bien sérieuse ; mais c'est vrai aussi que l'endroit est d'un charme divin. A l'horizon, pas très loin, de hautes montagnes en demi-cercle forment un arrière-plan paisible ; au-dessous, une sorte de terrasse, encombrée de rochers et de broussailles ; puis, devant moi, un profond ravin sauvage où, çà et là, ont poussé des platanes

et des noyers gigantesques. Et comme à l'Afka, comme aux Cèdres, comme en tous les lieux de Syrie où quelque idée religieuse a surgi, on se trouve en plein mystère des eaux. Je les vois sortir de partout. Elles semblent jaillir de la terre comme une lumière longtemps cachée qui apporterait avec elle le goût de la vie et du bonheur. En ruissellements, en cascades, elles se laissent glisser sur les pentes, disparaissent dans les verdures et les mousses, s'endorment un instant dans la vasque d'un rocher, s'échappent aussitôt comme un amour qui s'enfuit, allègres, bondissantes, sans le moindre regret, s'échevèlent en fils brillants, pareilles aux cheveux dénoués d'une nymphe ou d'une bacchante. Je descends dans le ravin, parmi les eaux enchevêtrées qui jettent partout leur

éclat et leur musique. A tout moment, elles m'arrêtent, comme si elles défendaient l'accès de quelque endroit interdit. Je saute le ruisseau, ou bien il faut chercher la pierre, la racine, l'arbre abattu qui vous aident à passer, ou bien le vestige d'aqueduc dans lequel le flot brillant s'étrangle pour jaillir plus loin dans le vide avec une grâce de danseuse. A l'ombre des noyers et des platanes gigantesques, un tout petit moulin d'où ne sort pas le moindre bruit. Pour meuniers, deux enfants. C'est Daphnis et c'est Chloé. Daphnis me montre son moulin : il ne marche que lorsqu'on apporte une poignée de blé ou de fèves à écraser. Chloé va me chercher des fruits. Bientôt je la vois revenir avec un panier de roseaux rempli de nèfles du Japon. Elle les plonge, pour les rafraî-

chir, dans l'eau rapide et glacée. Geste tout simple et naturel, mais qui prend tout de suite ici je ne sais quel air de mystère, comme si cette petite fille, avant de me donner ses fruits, les offrait d'abord à la Source.

Pour traduire ce charme liquide, l'imagination païenne, si habile à mettre d'accord la nature et ses rêveries, a trouvé une fable, une histoire d'amour, elle aussi, mais qui, au lieu de finir dans le tragique, comme celle d'Astarté et d'Adonis, s'achève en un rire de femme, en bon tour joué à un dieu. Daphné vivait ici, au milieu de ses sœurs les nymphes. Apollon l'aperçut un jour. Enflammé d'amour à sa vue, il s'élança pour la saisir. Ah ! pourquoi, dans ce bel endroit, dans ces écheveaux d'eau scintillante, parmi ces rochers amoureux

et ces arbres si heureux de vivre, pourquoi la nymphe refusa-t-elle la caresse d'un dieu que l'on dit si aimable? Les femmes sont incompréhensibles et vraiment aussi mystérieuses que l'eau qui sort de ces rochers. Mais c'est le caractère des nymphes : elles courent les bois pour nous tenter et se dérobent quand on croit les saisir. Ces vierges sages sont bien cruelles ! Et elles ne sont pas seules, hélas ! à se changer en laurier amer dès qu'on les prend dans ses bras...

Au-dessus de ces fontaines s'élevait un sanctuaire consacré à Apollon. Il avait là une statue colossale, dont la tête touchait presque au toit. Le corps et la tunique étaient de bois peint et doré, les pieds et les mains d'ivoire, les yeux, en pierre d'améthyste, avaient la couleur de l'hyacinthe. La tête ornée

du laurier d'or, il tenait à la main une cithare et paraissait improviser des chants que les fidèles, à certaines heures, croyaient avoir entendus. Comme à Delphes, le dieu rendait ici des oracles. On jetait dans la source des feuilles de laurier, et les prêtres, penchés sur les bords, interprétaient leur tournoiement. Parfois aussi les eaux se mettaient à frémir, les lauriers d'alentour s'agitaient harmonieusement, des voix surnaturelles sortaient de leur feuillage sombre... Puis, un beau jour, la source cessa de bouillonner, les lauriers de chanter, les feuilles de rendre des oracles. Le paganisme se mourait. Les fidèles ne croyaient plus à leurs dieux. D'Antioche on allait toujours à Daphné, mais pour s'égarer sous les ombrages et entendre d'autres murmures que ceux de la lyre d'Apollon.

Le vieil auteur Sozomène (que je n'ai jamais lu, mais que j'ai vu cité quelque part) dit qu'il était de mauvais goût de venir ici en promenade sans une femme à son côté. Des colonnes manquaient dans le temple, des arbres dans le bois sacré. Et pour exorciser cet endroit démoniaque, les Chrétiens avaient transporté dans une chapelle, près de la source, le corps de saint Babylas, martyrisé sous Décius.

En ces temps crépusculaires, l'empereur Julien l'Apostat vint en pèlerinage à Daphné. C'était le jour de la fête du dieu. Il s'attendait à voir se dérouler superbement les cérémonies sacrées, telles qu'on les pratiquait jadis, lorsqu'on aimait encore les divins personnages qu'il était presque seul à vénérer aujourd'hui. Mais le sanctuaire était vide. Ni encens,

ni victimes, ni éphèbes en robes blanches. Seul un pauvre vieil homme de prêtre avait apporté de sa basse-cour une oie pour l'immoler à l'Apollon daphnéen. Vainement Julien consterné voulut interroger la source au sujet de l'expédition qu'il préparait contre les Perses et d'où il ne devait point revenir. L'oracle ne lui répondit pas. Alors, comme il s'en étonnait, on lui dit que, tout près de là, il y avait un cadavre qui empoisonnait l'endroit, et dégoûtait Apollon, les Nymphes et les Muses d'y faire entendre leurs voix. C'était celui de Babylas ! L'empereur donna l'ordre aussitôt d'enlever ce mort importun. En grande pompe, les Chrétiens ramenèrent le corps à Antioche. Mais Babylas se vengea ! A quelques jours de là, par une nuit sereine et sans nuage, le feu prit au temple de Daphné.

Les poutres, en s'écroulant, brisèrent le dieu en deux morceaux qui furent bientôt consumés, tandis qu'autour de lui flambaient les images des Muses. Julien venait de se coucher. On le prévint aussitôt. Il accourut au sanctuaire, et arriva juste à temps pour voir tomber en cendres le dieu dont il baisait, la veille, si dévotement le pied d'ivoire.

Dans ce ravin si solitaire, quelque chose de grand a pris fin. Ici s'est effondrée la suprême espérance de maintenir contre les nouveautés venues de la Judée l'esprit d'Homère et de Virgile. Pour la dernière fois, à Daphné, Apollon et les dieux ont reçu l'hommage sincère d'un bel esprit du monde antique. Ces divinités du ciel et des bois qui peuplent nos imaginations formées par la pensée classique, Julien aura été le dernier

homme à leur prêter une autre vie que celle de la littérature, et à leur offrir en ce lieu, non pas comme un rite sans âme, mais en y mettant sa foi et sa haute intelligence, des sacrifices et de l'encens. Le dernier cri de l'oie apportée par le vieux prêtre, c'est le dernier cri du paganisme ; et la feuille qui tournoie, sans répondre, sous les yeux du païen mystique, c'est beaucoup de silence qui va tomber sur le monde... Ah ! les dieux devraient bien s'entendre pour se partager l'univers ! Dans un petit village de France, à l'ombre d'une église romane, qu'il est doux et précieux de se sentir catholique ! Mais à Daphné, saint Babylas n'était vraiment pas à sa place ! Vaincus, brûlés, Apollon et les Muses habitent toujours ce bocage. Leur présence, à cette heure, m'enchante, car

si j'aime beaucoup de choses qui plaisaient au vieil évêque, j'en aime ici davantage que protégeait Apollon. Et d'arbre en arbre, de rocher en rocher, je cours après des souvenirs, comme le dieu après la Nymphe.

CHAPITRE VI

LE TERTRE D'ABRAHAM

Hier soir, j'ai dit adieu à Daphné ; ce matin, j'ai quitté Antioche. D'abord, un vaste marécage qui disparaît sous les roseaux ; ensuite, un plateau de terre rouge, qu'on dit être assez fertile, mais comme toujours dans ces pays où l'on ne voit ni arbres ni villages, dont la moitié des champs est en jachère, et l'autre juste égratignée par une charrue primitive, sitôt que la moisson est faite, tout prend un air désertique et désolé.

Dans cette immense plâtitude, le regard est un oiseau sur la mer. Il ne rencontre pour se poser que de bizarres petits monticules, édifiés par la main des hommes en des temps immémoriaux, sur lesquels, en cas de péril, les bergers d'alentour rassemblaient tentes et troupeaux. Puis, de nouveau, la plaine nue, rougeâtre, monotone, sans fin. La nature s'est mise au repos ; et après ses grands caprices du Liban et de l'Oronte, cet apaisement n'est pas sans charme. Rien de plus ennuyeux que le pittoresque continu. Enfin ! le paysage ne vous possède plus ! On a tout le loisir de penser à autre chose qu'à un décor tyrannique. On cesse d'être étranger à soi-même pour retourner à sa maison et à ses rêveries familières. On s'endort, et tout à coup, de ces espaces mornes qui semblent si

peu faits pour inviter au séjour, ou plutôt du fond du rêve, surgit une haute citadelle, d'un surprenant éclat doré, posée sur le sommet d'une de ces collines artificielles que j'ai déjà rencontrées tout le long de mon chemin.

La légende veut que là-haut, sur ce tertre sans âge, Abraham se soit arrêté avec Sarah et ses troupeaux. Il arrivait d'Ur en Chaldée, près du golfe Persique. Cette ville d'Ur et la Chaldée tout entière étaient alors (il y a quatre mille ans) une colonie syrienne en Basse-Mésopotamie, de sorte qu'Abraham, en remontant l'Euphrate pour gagner les vallées de l'Oronte et du Jourdain, ne faisait qu'obéir à l'instinct qui le ramenait vers son pays d'origine. Paisible migration de bergers dont les pas sur le sable ne sont pas encore effacés, et qui a

laissé dans l'âme humaine une trace autrement profonde que les grands passages guerriers des Sésostris, des Alexandre, des Seigneurs francs et des hordes mongoles. Les gens d'Alep l'ont bien senti, eux qui, jusqu'à ces derniers temps, du sommet de leur citadelle, tiraient chaque soir le canon en l'honneur du patriarche, à l'heure où il trayait sa vache.

Maintenant, il m'est devenu tout à fait familier, le vieux tertre et sa forteresse. J'y monte tous les jours par un escalier fantastique qui, même dans cette Syrie où l'on voit les plus beaux vestiges de l'architecture militaire du moyen âge, trouve encore le moyen de vous surprendre, avec son pont-levis, ses tours et ses mâchicoulis, ses voûtes, ses poternes, ses marches où plusieurs

cavaliers peuvent passer de front, et ses portes en baïonnette où le pied trébuche dans les ténèbres. En haut, sur le terre-plein, tout n'est plus que décombres, herbe flétrie et poussiéreuse. En bas, la ville immense et plate, toujours de cette belle couleur fauve qui est la couleur de la Syrie. Çà et là, des cyprès aux alentours des mosquées ; dans la campagne nue, pas un arbre, sauf là-bas, au bord d'un mince ruisseau, un petit amas de verdure, assez pareil à un bouquet qu'Alep tendrait au désert. Mais la grande chose saisissante, ce sont des pierres debout par milliers, des milliers de stèles funéraires qui, de toutes parts, cernent la ville de leur multitude pressée. On dirait une moisson que le soleil ne dessèche jamais, que la pluie ne peut pas pourrir, et que le vent du sud n'arrive

pas à courber. On dirait que des troupes d'hommes, accourus de la vaste campagne si mortellement vide, pour donner l'assaut à la ville, ont été changés en pierres par quelque miracle biblique. Et certains bataillons qui, d'un furieux élan, avaient poussé jusqu'à la citadelle, restent là pétrifiés, arrêtés dans leur ruée, éternellement immobiles au milieu des vivants, qui viendront, un jour, s'ajouter à leur masse déjà formidable.

Comparer à Venise cette ville perdue à l'intérieur des terres, l'idée peut paraître baroque. Pourtant elle a sa vérité, et qui bientôt vous obsède. Comme l'Italie, la Syrie est une péninsule montagneuse allongée entre deux mers, mais deux mers toutes différentes. L'une, la Méditerranée, avec ses ports d'Alexan-

drette, de Tripoli, de Beyrouth, de Saint-Jean-d'Acre et de Jaffa ; l'autre, un océan de cailloux et de sable, qui vient déferler sur l'Oronte, et où les ports d'Alep, d'Antioche, d'Hama, d'Homs, de Damas sont comme des porches magiques ouverts sur le monde nouveau des grands espaces vides et des étendues surpeuplées, où les idées d'Europe ne se posent plus çà et là que comme de minces libellules sur un immense marécage. Dans cette géographie, Alep joue le rôle d'une Venise des sables.

Point de vaisseaux balancés, point de voiles gonflées par le vent, mais, dans un faubourg tout grouillant d'une humanité qui sent la poussière de la piste et la sueur des longues marches, une vaste place se remplit de chameaux, deux ou trois fois par semaine, comme un havre

s'emplit de navires. Ils attendent là qu'un marchand forme une caravane ; et quand tous les ballots sont arrimés au flanc des bêtes, leur escadre appareille et, derrière l'âne qui sert de guide, s'en va sur la mer de cailloux vers Bassorah, Mossoul ou Bagdad.

Ici encore, comme à Venise et dans toutes les cités marchandes d'autrefois, partout un grand air d'opulence, le goût des constructions magnifiques. Des mosquées dans toutes les rues (car la religion et le commerce ont toujours fait bon ménage) ; des hôpitaux pour fous, sinistres, grandioses, saisissants comme les prisons du Piranèse ; des couvents de derviches d'une solitude à faire pleurer au milieu de leurs tombes, de leurs cyprès et de leurs passeroses ; d'admirables demeures que le génie d'archi-

tectes persans semble moins avoir construites pour le bonheur de gros traitants que pour le plaisir d'une fée de Chiraz ou d'Ispahan exilée en Turquerie ; et enfin, un bazar monumental qui donne l'idée d'un sanctuaire du trafic, avec ses hautes voûtes de pierres alternativement noires et dorées, ses travées interminables où les boutiques se disposent à la manière de chapelles, les averses de rayons qui, tombant des arceaux, pénètrent la pénombre comme une lumière de vitrail, et ce demi-silence, chuchotant et poli, qu'a toujours la foule en Orient. Sur le pourtour, des portes gigantesques, bardées de clous et de ferrures, donnent accès dans les préaux de vastes édifices qui font assez penser à nos vieux hôtels du Marais utilisés pour le négoce. Même allure

solennelle, même pierre un peu moisie, même odeur composite, même air vétuste des choses ; mais il faut ajouter là deux ou trois acacias, la fontaine orientale et l'énorme balance de fer, haute comme une double potence, avec ses plateaux et ses crochets, à laquelle est suspendue toute la vie des Alépins.

La passion du trafic et aussi le goût du voyage ont toujours caractérisé les gens de la Syrie. Ils tiennent, je pense, cette humeur de leur origine sémitique. Toujours on les a vus sortir de leurs cantons pour se répandre dans le monde avec leur pacotille de marchandises et d'idées ; et aujourd'hui encore, ils continuent d'obéir au vieil instinct migrateur. Dans le Liban, par exemple, la plus grande partie de la population chrétienne va chercher fortune au dehors. On trouve

partout des Libanais, dans les deux Amériques, dans l'Inde, en Afrique Occidentale, dans tous les ports de la Méditerranée. Et comme le goût de l'aventure s'accompagne presque toujours d'un vif amour du sol natal, dès qu'ils ont gagné quelque argent, ils reviennent chez eux et mènent aussi longtemps qu'ils peuvent la vie du rentier campagnard. Ils boivent du raki, jouent aux dames, s'enchantent à la musique de leurs accordéons, commencent à se bâtir un logis ; puis, quand ils n'ont plus rien, ils partent de nouveau pour aller gagner ailleurs la toiture de leur maison... Chez les Syriens islamisés, une noble conception du repos, essentielle à leur religion, a pas mal apaisé cette inquiétude voyageuse. Mais chez les habitants d'Alep, si attachés pourtant

à leur croyance musulmane, l'ancien atavisme demeure. Le désir de s'enrichir les entraîne toujours sur les chemins de la fortune. Et s'ils répètent volontiers, avec un poète du cru : « Un jour passé hors d'Alep est un jour qui ne compte pas dans la vie », un autre proverbe répond : « Parmi les Alépins, le boiteux est arrivé jusqu'aux Indes. »

Après cela, comment être surpris que, si près de la Palestine, on trouve peu de Juifs en Syrie? Qu'y feraient-ils parmi leurs frères aussi habiles qu'eux au négoce? Autour du tertre où Abraham s'est arrêté pour traire sa vache, j'ai cherché vainement les souquenilles noires ou le vêtement européen qui prend tout de suite, sur le dos de David ou de Salomon, des formes tellement particulières. J'ai bien vu ici un ghetto, mais c'est

un ghetto chrétien ! A Hama, l'autre jour, cela m'avait déjà frappé, quand je visitai le quartier qu'habitent les Grecs orthodoxes. Oh ! ce petit quartier d'Hama, forteresse ou prison, tout ramassé autour de son église et de son cimetière, — une église vétuste, tout à fait jolie d'ailleurs, mais pauvre et grelottante et qui se cache au fond d'un trou ; et au-dessus, la maison de l'évêque, une sorte de maison forte, dans laquelle ont dû bien souvent se réfugier, aux heures critiques, les défunts de cet enclos... A Alep, je trouve un autre ghetto chrétien, mais vaste, magnifique, avec de hautes demeures de pierre, sans fenêtres sur le dehors, d'étroites rues dallées, des chaînes et des portes massives qui défendent l'entrée du quartier. Les Chrétiens qui l'habitent ont subi évi-

demment les mêmes vicissitudes que les Juifs en d'autres pays. Sous la menace et dans l'inquiétude, il a fallu se faire tolérer. Cela leur a donné je ne sais quel air de chien battu, mêlé à l'arrogance de l'homme qui se croit supérieur et met toute sa confiance dans la subtilité de son esprit.

La plupart sont Arméniens. Leurs noms se lisent sur toutes les enseignes des professions qui demandent un vague dressage occidental. Voici M. Kélékian, « horloger attentif » ; voici Mme Koïoudjan qui s'intitule « sage-femme célèbre ». Sous une étonnante pancarte, où l'on voit une Mort verdâtre soulever un rideau pourpre et fuir devant un buste d'Hippocrate entouré d'un serpent, on lit le nom du pharmacien Nafilian. Sous cette lame de rasoir à laquelle s'accou-

dent, tels Roméo et Juliette au balcon de Vérone, un éphèbe fraîchement rasé et une jeune fille qui l'admire, j'épèle « Bulbulian, coiffeur de première classe ». Et ce sont encore des noms de martyrs arméniens (qui doivent être à l'occasion de terribles bourreaux !) ceux dont s'enorgueillissent d'épouvantables toiles peintes qui représentent un visage d'écorché, avec toutes ses dents, molaires, incisives et canines, menacées par le davier du dentiste...

Excusez-moi de mettre sous vos yeux d'aussi effroyables images, mais c'est la forme sous laquelle la civilisation occidentale et les derniers progrès de la science se présentent aux Alépins. Parfois, dans les mauvaises nuits, ces pancartes m'obsèdent. La jeune fille sur son rasoir, la Mort qui fuit derrière son

rideau pourpre, et les visages d'écorchés dansent autour de moi une furieuse danse macabre. Et ce n'est pas bien gai, vers trois heures du matin, quand le chien hurle à la lune et que la chouette lui répond dans le sapin. Alors, pour m'égayer l'esprit et changer le cours de mes pensées, je songe aux divines demeures qu'habite toujours la fée persane, à ces petits appartements si intimes, précieusement ornés, où se passe la vie en hiver ; aux longues cours dallées, avec un miroir d'eau et quelques arbres autour ; et à ces étranges murs immenses exposés au plein nord, dans lesquels une arche profonde, tapissée de faïences bleues, abrite la vie de l'été... Je songe au couvent des derviches. Mais que sont devenus les derviches? Dans la cour abandonnée, c'est à peine

si j'aperçois deux ou trois de leurs longues robes, deux ou trois bonnets de feutre brun. Aurait-on renoncé ici à communier avec Dieu dans le vertige de la danse? Et les tourneurs mystiques sont-ils endormis à jamais sous les roses trémières?... Je songe à ces charmants jardins qu'on voit là-bas dans les mosquées, pleins de grenadiers, d'orangers et de stèles funéraires qui semblent s'avancer sous les branches pour prendre part à la prière... Ainsi, en imagination, je me promène, dans les ténèbres, parmi les plaisirs d'Alep. Je n'entends plus la chouette attrister la nuit du jardin. Et n'est-ce point une des choses dont il faut être, je crois, le plus reconnaissant au voyage de vous donner ainsi la lanterne magique quand le sommeil vous fuit ?

CHAPITRE VIII

LE COUVENT DES FORÊTS

Cinq heures du matin. Il fait froid. Dans le camp d'aviation d'Alep, les officiers de l'escadrille m'offrent une tasse de café au lait. Puis on me fait signer un papier où je déclare que mon décès (il faut tout prévoir, n'est-ce pas?) ne grèvera pas d'un centime le budget de l'État français. Cinq minutes après, je m'envole. Et il entre beaucoup d'enfantillage dans la satisfaction que j'éprouve à me dire : « Dans un quart

d'heure, mon ami, tu vas survoler l'Euphrate ! »

Mais l'Euphrate existe-t-il? On m'en a si souvent parlé, pendant des années, dans mes classes, du grand fleuve aux éléphants, que je ne suis plus très sûr de sa réalité. Il y a ainsi beaucoup de choses dont on vous a tellement rebattu les oreilles que leur existence finit par s'évaporer en mots. L'Euphrate et son confrère le Tigre font partie de ces fleuves fabuleux qui paraissent avoir été inventés tout exprès pour désaltérer l'imagination des enfants.

Au-dessous de moi, je ne distingue qu'un puzzle coloré, vert, rose, fauve, strié de pistes, sans arbres et de tons passés. Çà et là, des points jaunes marquent l'emplacement des aires où l'on a battu le blé ; au loin, sur une large

étendue, miroitent des nappes de sel pareilles à des étangs glacés ; et, de plus en plus rares, de singuliers petits villages, aux huttes blanches et coniques, font penser à des pains de sucre oubliés par les caravanes.

Eh bien, pourtant si ! il existe, le grand fleuve des professeurs ! Un jet d'azur, sorti du sol comme un éclat d'épée, révèle tout à coup sa présence. Très vite nous arrivons sur lui. Déjà nous l'avons traversé, et son véritable visage a bousculé dans mon esprit tout le vague que créaient autour de lui les manuels d'histoire ancienne. Dans un paysage d'une absolue nudité, il fuit jusqu'à l'horizon. Ses méandres innombrables, que le soleil fait briller, ont l'air de couler par tronçons, parallèlement les uns aux autres, dans la désolation complète,

comme si, au lieu d'apporter la fécondité et la vie, cette masse d'eau formidable contenait un poison qui frappait de mort toutes choses sur d'immenses espaces autour d'elle. A perte de vue, la terre a pris l'aspect blanchâtre et recroquevillé d'une peau de bête desséchée qui aurait perdu tout son poil, et sur laquelle les longs zigzags du fleuve font les traînées de bave argentée qu'aurait laissées pendant la nuit un escargot gigantesque.

Sur la large nappe, éblouissante quand on la voit fuir au loin, jaune et triste lorsqu'on la surplombe, des îles flottent commedes poissons morts. Elles en ont la forme et la couleur d'un gris-vert. Et toujours des méandres et des méandres, et sous les immenses détours que cette eau qui n'a rien à faire s'amuse à mul-

tiplier, toujours la même ligne droite, inflexible, tendue comme une corde, et qui paraît encore plus usée que la terre : la piste immémoriale tracée par les pieds nus des hommes et la foulée des chameaux.

De temps en temps, dans le bruit du moteur, le pilote siffle entre ses doigts pour attirer mon attention sur quelque point du paysage. Il me crie : « Le Tombeau ! » Ah ! je sais ! on m'a prévenu. Ce mamelon au bord de l'eau, c'est le tombeau du père d'Othman, fondateur de la dynastie osmanli, qui s'est noyé à cette place, en revenant de piller Damas... Nouveau coup de sifflet. Un damier de cultures, étalé sur le bord du fleuve, m'indique que le mien et le tien existent même ici, au milieu de cette désolation, où l'idée de la pro-

priété semble si extravagante ! Sur le sol se dessine, avec beaucoup de netteté, une vaste enceinte en demi-cercle qui n'embrasse plus que le vide. C'est tout ce qui reste de Rakka, cité illustre au temps des Khalifes Abbassides. Le prince des Mille et une Nuits, le sultan Haroun Al Rachid, y résidait volontiers, et c'est là qu'il remit aux envoyés de Charlemagne des éléphants, un lion, d'autres bêtes encore et cette inoubliable pendule à eau qui n'étonna pas moins l'Empereur à la barbe fleurie que moi, lorsque j'étais enfant. Il y avait donc ici, déjà, des « horlogers attentifs », une civilisation brillante, des verdures, des jardins, beaucoup d'art et de science, mille agréments qui pouvaient plaire au prince le plus raffiné du monde, toute une splendeur dont on peut voir le reflet dans ces

belles faïences qu'on fabriquait ici, il y a mille ans, et qui semblent toujours mouillées tant elles gardent d'éclat brillant sur leurs fleurs et leurs feuillages... Nous descendons du haut des airs à cinq ou six cents mètres, pour faire deux ou trois fois le tour de la grande ruche détruite. Dans un coin, quelques gourbis ; partout ailleurs, des bosses qui marquent l'emplacement des quartiers éboulés ; des sillons qui, jadis, étaient des rues ; et, dans ce cimetière de ville, une seule colonne, debout, se lève comme un doigt, pour attester devant le ciel qu'il y avait là quelque chose.

La colonne, l'enceinte, Rakka, tout a disparu derrière moi. Maintenant, sur la gauche, accourt un long sillage vert, d'une forme assez pareille à une carte d'Angleterre découpée sur un fond

beige. C'est la vallée du Khabour que descendit Abraham et où, là-bas, très loin, à l'endroit où la rivière prend sa source, il fit la rencontre de Sarah. Puis, de nouveau, plus rien que la peau gondolée de la terre qui se ride, se plisse, se couvre de crevasses et de pustules, et le fleuve qui s'y traîne par lambeaux, laissant çà et là des bras morts, de profonds estuaires d'émeraude, dessinant des anneaux, des lunes et des demi-lunes, et ces grands poissons allongés qui flottent sur les eaux, ces îles basses auxquelles des buissons de réglisse donnent leur couleur verdâtre. Venaient-ils donc d'ici, les exécrables bâtons délicieux que, petit garçon, j'achetais, deux pour un sou, chez l'épicier (j'entends encore dans le bruit du moteur le tintement inépuisable que fai-

sait la sonnette du pauvre magasin) et dont l'Amérique, insensible aux plaisirs d'un écolier, fait aujourd'hui de la gutta-percha?... Le sol se met à bouillonner. On dirait des boues qui s'agitent. De là-haut, ces bosses, ces creux, toutes ces formes compliquées se montrent sous la lumière crue, sans mystère, comme si la nature traçait devant mes yeux une carte de géographie, avec la maladresse d'un enfant qui appuie sur tous les détails. Rien ne se dérobe au regard. Cette offrande brutale de la terre a la sinistre indécence qu'aurait la peinture trop fidèle d'un vieux corps de femme flétrie.

Dans cette immobilité, quelque chose pourtant a bougé. Un petit point noir se démène, évidemment pressé, mais qui semble remuer à peine. Aucun doute,

c'est une auto. Demain elle atteindra Alep, que j'ai quittée il y a deux heures, si toutefois elle arrive jamais à se dégager du dédale qui se complique à plaisir autour d'elle pour la retenir dans ses plis. Petite chose qui se hâte, qui fournit un si grand effort pour avancer si peu, et où l'on sent tout le désir d'échapper à cet enfer et d'aller chercher ailleurs un peu d'humanité et de vie... Encore le sifflet du pilote ! Mais déjà je les avais aperçues, ces tours carrées et ces murailles de château féodal qui descendent jusqu'au fleuve, toutes semblables à celles que j'ai rencontrées sur la côte, à Byblos, à Tripoli, à Tartous. Ils sont donc venus jusqu'ici, les Seigneurs amis de Dieu ! Quel éloignement, quelle solitude, quel air de soldat perdu, de couvent égaré, de pensée occi-

dentale enfoncée dans l'Asie, et qui est morte, un jour, d'épuisement sous ce soleil étranger ! Quelle est l'histoire de ce château? Qui l'a construit? Qui l'habitait? Quels drames se sont passés ici? Du haut de ma berline volante je me penche avec avidité, comme si je voulais arracher à ce grand silence des choses la poignée d'herbes qu'on enlève, en passant, aux charrettes de foin sur les routes.

Il y a trois heures que nous volons. Une étape pareille nous mènerait jusqu'à Bagdad. Mais je ne vais pas à Bagdad ; et Deir-Ez-Zor, où nous atterrissons, n'est pas du tout la ville des Mille et une Nuits. C'est plutôt une sorte de sous-préfecture proprette, bien tirée au cordeau, dont un architecte français a dessiné le plan aux environs

de 1850 : une la Roche-sur-Yon du désert. Des rues droites avec des trottoirs ; des maisons indigènes fort correctement alignées comme dans une exposition ; des immeubles européens à fenêtres et balcons que décorent, à tous les étages, des marbres travaillés à l'italienne ; des boîtes à ordures sur les seuils ; et des équipes de balayeurs assyro-chaldéens, descendants authentiques de Nabuchodonosor et d'Assurbanipal, en train de promener, par ce matin brûlant, un tonneau municipal pour arroser la voie publique ! Tout de même, ce qu'on ne voit pas au fond de la Vendée, c'est cette humanité cuite et recuite par le soleil ; ces Bédouins qui remontent de la Basse Mésopotamie et viennent faire un tour au bazar ; ces femmes aux cheveux teints en rouge, à la bouche

peinte en vert, et dont le menton tatoué de vert, lui aussi, semble tapissé de mousse... Et puis voici l'immense Euphrate ! Vu de près, ce n'est pas la nappe paresseuse qui, du haut de l'avion, avait l'air fatiguée de traîner dans le désert son dégoût d'aller plus loin. Aussi large que le Nil au Caire, plus rapide que le Rhône ou que le Rhin, c'est un torrent qui roule dans un mouvement magnifique la masse de ses eaux jaunâtres. Une île le sépare en deux, une île qui n'est qu'un jardin de moissons et d'arbres mêlés, d'une abondance merveilleuse, — d'où ce nom charmant de Deir-Ez-Zor, le Couvent des forêts. On comprend ici, d'un coup d'œil, que tout le long de la vallée il ait pu exister, un jour, une campagne et des cités florissantes. Pour cela, il a suffi de quelques ânes et de

quelques chevaux attelés à des roues qui faisaient monter l'eau du fleuve. Et vraiment, le miracle n'est pas de rencontrer ce jardin enchanté, mais plutôt que cette fécondité du sol, dès que la terre est mouillée, demeure à ce point inutile sur des centaines et des centaines de lieues.

Il faut toujours en revenir au fameux dicton des Nomades : « La tente du Bédouin n'a qu'une corde, mais elle a vu s'écrouler toutes les villes de la Syrie et d'ailleurs. » Ils disent vrai, mais ont-ils raison de se montrer si fiers? Ce sont eux qui ont dévasté ces rives au point de les rendre pareilles à ce morne désert qu'ils parcourent. Pourtant, ils ne sont pas d'humeur particulièrement belliqueuse. On ne voit guère chez eux ces luttes à mort qui décimaient, avant notre

venue, les Arabes d'Algérie, et leurs disputes peuvent durer pendant des mois et des années sans coûter la mort de personne. Si, par exemple, une tribu a décidé d'en attaquer une autre, la règle du jeu veut que l'attaque ait toujours lieu le jour et que l'agresseur apparaisse avec une supériorité évidente. On tire quelques coups de fusil, mais en l'air, au hasard, afin de n'atteindre personne, et l'honneur satisfait, l'assailli s'empresse de livrer à l'adversaire ses chèvres, ses moutons, ses chameaux. Les enfants et les femmes ne sont jamais maltraités. Si, par malheur, dans la bagarre, quelqu'un a été tué, le vainqueur paie le prix du sang. Puis, l'affaire terminée, les troupeaux s'en vont pâturer avec leurs nouveaux gardiens, jusqu'au jour où, de razzia en razzia, ils revien-

dront peut-être à leurs premiers propriétaires... Mais ces Bédouins du Tigre et de l'Euphrate sont de terribles ravageurs. Tout ce qui leur tombe sous la main leur semble une proie naturelle ; tout ce que le sédentaire a semé leur paraît destiné à nourrir leurs troupeaux ; et si, en imagination, on peut s'enthousiasmer pour leur vie libre et sans contrainte, leurs grandes façons hospitalières, leur endurance et leur dédain de nos médiocres plaisirs, tout le romantisme du monde ne saurait empêcher qu'ils ne soient détestables dès qu'ils s'abattent en des endroits où l'homme a créé quelque chose.

Comme nos postes de l'Atlas et du Sud Algérien, Deir-Ez-Zor a pour mission de surveiller ce monde errant. C'est d'ici que l'avion s'envole, que la colonne

se met en marche, que le méhariste s'en va, accompagné du médecin et aussi du percepteur. Il faut saisir l'insaisissable, essayer de discipliner ce qui n'accepte aucune loi, maintenir au désert ces foules vagabondes qui, d'un bout de l'année à l'autre, pérégrinent dans les solitudes, et que l'été ramène sur les bords de l'Oronte. Tâche ingrate, que tous les peuples établis en Syrie ont entreprise tour à tour, et que toujours le Nomade a fini par réduire à rien.

L'Euphrate retrouvera-t-il, un jour, quelque chose de sa grandeur disparue? Je ne sais. En attendant, chaque soir, pour quelques minutes au moins, le soleil qu'on adorait sur ces rives rend au vieux fleuve ses richesses fabuleuses. Une formidable coulée d'or descend du

fond de l'horizon, glisse sous le pont de bateaux et va se perdre vers le sud, dans la solitude infinie. Tous les trésors que la rêverie se plaît à entasser dans les temples d'Assur, de Babylone, de Ninive et de Hiérapolis semblent couler au fil de l'eau. Ah ! quel dommage qu'il soit si démodé de raconter son enthousiasme devant un coucher de soleil ! Comment avouer sans ridicule que, seul sur le pont de bateaux, transformé, moi aussi sans doute, en une statue d'or flamboyante, je jetai dans cette vanité d'un instant les noms encore plus vains de Cyrus et d'Alexandre ! Puis, toute cette gloire disparut, et je n'eus bientôt plus sous les pieds que la nappe rapide et boueuse... Dans ces minutes décolorées, la plus simple sagesse commande de se fuir soi-même et de courir retrouver

des humains, fût-ce des femmes à bouche verte. J'allai m'asseoir dans un petit café. Il était rempli de Nomades qui causaient bruyamment. Les clochettes des chevaux attelés aux norias jetaient dans la nuit transparente de grêles notes résignées. D'innombrables rossignols chantaient dans les verdures d'alentour. Leurs voix semblaient le seul trésor que le fleuve, en s'en allant, avait laissé derrière lui.

CHAPITRE IX

LA REINE DE PALMYRE

A mi-route, à peu près entre le Couvent des Forêts et les vergers de Damas, au milieu des espaces vides où fuient des troupeaux de gazelles, apparaît la grande chose étonnante que protège depuis deux mille ans la barrière des solitudes. Ce n'est pas, comme à Rakka, une mince colonne perdue, un simple doigt levé pour dire aux siècles : « J'étais là ! » Ce n'est pas non plus, comme à Baalbek, une assemblée de temples sur un terre-

plein gigantesque. C'est une Pompéi du désert, immense, à peine enterrée, dont les ossements jonchent le sol, et que traverse, durant plus d'un kilomètre, une caravane comme on n'en a jamais vu. Sur une seule ligne ou sur deux rangs, de hautes colonnes de pierre défilent dans un prodigieux silence, avec une lenteur magnifique. D'autres, en moins grand nombre (beaucoup se sont perdues en route) forment une seconde théorie, non moins lente, non moins silencieuse, à travers la cité morte. Un instant, les deux processions se rencontrent sous la voûte d'un bel arc de triomphe que le temps a laissé debout ; puis les deux cortèges de pierre continuent leur chemin : l'un retourne à la solitude ; et l'autre, le plus long, qui arrive de si loin que les derniers proces-

sionnants semblent presque minuscules, poursuit sa marche solennelle vers une enceinte énigmatique et grandiose.

Ces murs dorés, ces murs brûlants que la chaleur du désert a pénétrés depuis des siècles, vraiment ils sont fils du Soleil dont ils enfermaient le temple ! Dans leur épaisseur lumineuse se découpe une ombre profonde, une porte gigantesque, faite pour donner l'impression que vous êtes une très petite chose devant le Seigneur qui règne ici. J'entre sous cette ombre sublime et je trouve de l'autre côté (il fallait bien m'y attendre) le plus misérable village campé dans l'enceinte sacrée. Des chameaux et des ânes circulent avec indifférence sur les dalles disjointes que, jadis, les fidèles ne foulaient qu'après s'être purifiés ; des gens dorment par terre ; les

mouches et les puces se disputent l'enfant vermineux ; des portes de gourbis s'entr'ouvrent, laissant passer un bras, un regard de femme curieuse ; et, tout au bout de la ruelle sordide, apparaît le sanctuaire de Baal, exhaussé de quelques marches, comme pour se mettre à l'abri de la pouillerie qui le presse.

Il était richement logé, ce dieu venu de Babylone ! On voit chez lui des choses colossales, des blocs de pierre taillés en caissons et en rosaces, dont un seul suffit à former le plafond d'une salle tout entière, ou bien encore ces aigles qui couvrent l'entrée des sanctuaires de leurs vastes ailes étendues. Mais l'énormité des matériaux mise à part, tout ce qu'on trouve ici, on l'a rencontré ailleurs avec moins de richesse peut-être, mais avec plus d'élégance, en Grèce, à Rome,

en Sicile. Comme à Baalbek, on reste confondu par la grandeur de l'œuvre et son effet dans le paysage, seulement il faut bien reconnaître que l'inspiration est commune. Des ouvriers venus d'ailleurs ont exécuté ici leurs modèles les plus coûteux, et cette richesse donne assez vite un sentiment de pauvreté. Rien n'a jailli du sol. Dans ce beau discours d'architecte, pas un mot sorti du désert. C'est Athènes qu'on a copiée là, sans liberté, sans caprice, avec une sèche précision qui s'apparente à la nature décharnée.

Cette impression d'un art banal et d'un travail fait à la grosse, je la retrouve maintenant partout à travers la cité morte. Balancé au pas d'un chameau, sous la bénédiction de feu que répand sur moi le dieu Baal, je remonte

la file interminable des colonnes embrasées. Elles se ressemblent toutes, avec leur même chapiteau corinthien, les mêmes éternelles feuilles d'acanthe qu'on dirait exécutées par le même adroit ouvrier qui n'aurait su faire que cette feuille ; et au milieu de la colonne, la même console toujours pareille, elle aussi, faite pour recevoir une statue qui partout a disparu. Et les colonnes succèdent aux colonnes, les chapiteaux aux chapiteaux, les consoles vides aux consoles vides, sans que jamais un détail neuf, imprévu, vous invite à arrêter un instant votre monture. En sorte que bientôt le beau cortège de pierres dorées qui, au premier regard, saisit l'âme avec tant de force, finit par prendre, lui aussi, la monotonie du désert.

Au bout de cette longue avenue, sur

des collines de sable disposées en hémicycle, comme pour protéger la cité, s'élèvent de hautes tours carrées qui font songer à des fortifications. A la manière orientale, Palmyre s'est entourée de ses morts : ces tours carrées sont des tombeaux. Comme les colonnes et leurs acanthes, à quelque différence près, ils offrent tous le même modèle. Dans la façade bien ajustée s'ouvre une porte élégante, surmontée d'un fronton grec. Le seuil franchi, on pénètre dans une salle toute en hauteur, dont les murs, du haut en bas, sont divisés en compartiments par des linteaux de pierre sculptée. Tous ces compartiments, qui formaient le logis des morts, sont aujourd'hui vides et béants, car ils ont tous été violés par les chercheurs de trésors. Une longue inscription grecque

fournit quelques renseignements sur la famille enterrée là ; ou bien l'on voit, sur la paroi du fond, le portrait peint ou sculpté d'hommes sérieux, barbus, avec des airs de penseurs, un rouleau de papyrus à la main ; des femmes en toilette, les cheveux bien calamistrés, un collier de perles au cou, — tout cela d'un art peu distingué (ces hommes se ressemblent tous et ces femmes aussi), mais riche, cossu, ostentatoire.

Et il y en a d'autres sous le sable, de ces curieux salons mortuaires ! On s'y glisse, non sans peine, comme dans un terrier ; et c'est étrange de se trouver tout à coup dans une salle dont le plafond bleu, aux caissons lamés d'or, est constellé d'étoiles, tandis que sur les murs les mêmes Gréco-Romains sérieux, les mêmes matrones à colliers de perles, relevant

toutes le même pli de leur robe du même geste convenu qu'on voit aux Cérès et aux Flores de nos boulangeries, tiennent leur réunion empesée et font salon, si l'on peut dire, à l'abri de la chaleur... Et partout, si l'on creusait, on découvrirait, sans doute, à quelques mètres du sol, d'autres beaux salons dorés, pleins de portraits photographiques, où des familles entières de défunts se regardent, sans rien dire, avec un sérieux provincial, sous la couche de sable brûlant, où la chèvre ne trouve à brouter que l'acanthe des chapiteaux corinthiens.

Mais non, ce ne sont pas du tout des Romains ni des Grecs, ces penseurs et ces belles dames morts depuis dix-huit cents ans. Ce sont de faux Romains, de faux Grecs, des Bédouins déguisés, des Bédouins tout pareils aux vivants qui

gîtent là-haut, dans l'enceinte du temple de Baal, et qui, un jour, ont eu la fantaisie de se mettre à la mode d'Athènes.

Leur aventure est singulière. Groupés autour de leur source où venaient s'abreuver les chameaux qui, par milliers, faisaient la traversée du désert entre le Tigre et l'Oronte, les Bédouins de Palmyre s'étaient follement enrichis, prélevant des impôts sur tous les gens qui passaient, leur fournissant des guides ou organisant des caravanes. Avec l'argent, le goût leur vint de construire une ville à l'image de celles qu'ils pouvaient admirer au cours de leurs randonnées, Ctésiphon ou Antioche, par exemple. Et comme ils ne savaient pas plus bâtir une maison que leurs descendants d'aujourd'hui, ils firent venir ces architectes et ces artisans étrangers qui, en quelques

années, d'un seul coup, à l'américaine, édifièrent cette ville toute en angles et en lignes droites, avec des temples, des portiques, des avenues et des arcs de triomphe. Ils étaient riches, ils étaient vaniteux. Les artistes qu'ils avaient appelés n'étaient pas de la grande époque. On fit quelque chose de fastueux, on multiplia les colonnes, on mit partout des statues, statues de caravaniers enrichis, de magistrats, de bienfaiteurs, qui ont toutes disparu, mais dont les quelques images qu'on voit encore dans les ombeaux ne laissent pas le regret. Bref, on édifia à prix d'or cette somptuosité de Palmyre dont les ruines étonnent toujours et que le désert a conservées, comme il garde indéfiniment les carcasses des bêtes tombées.

Sous le soleil de feu (49 degrés à

l'ombre et près de 60 au soleil), je crois faire un rêve fiévreux en songeant que ces Bédouins, campés au milieu de ces colonnes, prétendirent, du fond de leurs sables, régenter l'empire romain ! Tout le monde connaît l'histoire de la reine Zénobie, et tout le monde l'a oubliée. Évidemment, il faut traverser ces déserts pour ranimer dans sa mémoire cette vieille leçon d'histoire ancienne... J'entends encore, un jour d'été, la voix de mon professeur et le nom désuet de Zénobie se mêler au pépiement des innombrables moineaux picorant dans la cour du lycée. C'était, nous disait-il, une femme superbe, de teint sombre, les dents magnifiques, d'une endurance peu commune, et qui tenait tête, le verre en main, aux ambassadeurs étrangers pour surprendre leurs secrets.

Elle se prétendait issue de la famille des Ptolémées et descendante de Cléopâtre. Le célèbre rhéteur Longin l'avait formée aux délicatesses de l'esprit grec. Elle parlait l'égyptien en perfection ; elle entendait si bien l'histoire orientale qu'elle en fit un abrégé ; elle savait aussi le latin, mais n'osait l'employer de peur de faire quelque faute de prononciation ou de syntaxe. Bref, pour une reine des sables, c'était une personne accomplie.

Elle avait assassiné son mari, un certain Odenath, dont les victoires sur les Perses avaient conservé aux Romains toutes leurs provinces d'Orient. Ceux-ci, en récompense, l'avaient nommé Imperator. Zénobie s'en débarrassa, par jalousie, dit-on, pour la tendresse qu'il montrait à l'enfant d'une autre femme. Rapidement elle étendit sa puissance

depuis l'Euphrate jusqu'au Nil, et prit le titre d'Augusta. C'était d'une audace inouïe. Sans doute, il y avait eu déjà des Augusta et des Auguste originaires de Syrie. Il y avait eu les Sévère, et ce prêtre du Soleil, né sur les bords de l'Oronte, cet étrange Héliogabale qui, pour réconcilier entre eux les dieux de l'Orient et de l'Occident, avait imaginé de marier ensemble, en les couchant sur le même lit, dans une cérémonie symbolique, le Baal de son pays, figuré par une pierre noire, Minerve et la Virgo Cœlestis africaine. Mais jamais, hors de Rome, on n'avait vu personne s'arroger ce titre d'Auguste qui enfermait en lui toute la majesté et toute la force de l'empire.

L'empereur Aurélien accourut du fond des Gaules, battit l'armée de Zénobie

et vint l'assiéger dans Palmyre. La Reine résista vaillamment, puis elle s'enfuit en grand secret avec son ministre Longin. Des cavaliers la rattrapèrent sur le bord de l'Euphrate, comme elle allait passer le fleuve. Longin fut mis à mort. Et la Reine des sables monta au capitole derrière le char de son vainqueur, des chaînes d'or aux pieds et aux mains, et si chargée de pierreries qu'elle avait de la peine à marcher...

Zénobie, Cléopâtre ! Sur mon chameau, je m'amuse à composer, à la manière des vieux rhéteurs, un parallèle à la Plutarque. Cléopâtre, image fatale du désir et de la mort ; Zénobie, plus semblable à Minerve qu'à Vénus. Cléopâtre, prodigue jusqu'à la folie, fait dissoudre dans sa coupe la perle la plus précieuse ; Zénobie, la coupe en

main, elle aussi, arrache dans l'ivresse leur secret aux ambassadeurs. Cléopâtre, désespérée de ne pas conquérir Octave, son vainqueur, se livre à la morsure de l'aspic ; Zénobie n'a pas l'idée d'essayer sur Aurélien le pouvoir de ses charmes, elle supporte sans dégoût l'humiliation du triomphe et finit bourgeoisement sa vie dans une villa de Tibur...

Il y a une autre conclusion à cette histoire des sables. Si aux yeux de ces Bédouins, Palmyre avait représenté quelque chose, il leur eût été facile d'empêcher les légions romaines de s'engager dans le désert. Seulement, voilà ! Palmyre n'était rien pour ces Nomades qui ne s'attachent pas à l'endroit où ils sont un moment et qu'ils abandonneront demain. Au lieu de défendre leur reine,

ils fournirent à Aurélien, moyennant un peu d'or, des guides, des chameaux, des outres, et ils ruinèrent ainsi de leurs mains leur étrange empire éphémère.

Mais ce sont là des pensées de la journée. Elles en ont la couleur un peu trop crue. Le soir est tombé sur les ruines. Ce n'est pas la nuit qui vient. Un autre jour, apaisé et bleuâtre, s'installe avec une douceur invincible dans ces espaces d'où jamais la lumière ne semblait pouvoir être chassée. Baal s'efface devant Astarté, emmenant avec lui ces déesses trop amies de la clarté, l'Histoire et l'Archéologie. C'est bien vieillot, c'est bien coco l'image de la Poésie attristée et songeuse, assise au frontispice des livres, parmi des temples écroulés. Mais à Palmyre, où je l'ai vue un instant dans cette attitude romantique, ah! qu'elle

était charmante ! Depuis longtemps l'esprit a laissé derrière lui la région des pensées claires pour errer dans ces créations de lune. Zénobie, Aurélien ne sont plus que des mots dont la vie s'est évaporée, et qui ne gardent guère qu'un pouvoir d'incantation. La longue procession des colonnes, en marche vers le temple du Soleil, a l'air du spectre de la ville qui s'en va demander aux dieux de la ressusciter à l'aurore. Et si, dans un rêve incertain, on cherche encore à comprendre tout cela, la pauvre explication du Bédouin apparaît la seule raisonnable : « Ce sont les Djinns qui ont tout fait, et ce sont eux qui ont tout détruit. »

CHAPITRE X

DAMAS OU LE ROYAUME ARABE

Les Bédouins de Palmyre ont raison. De tout temps un mauvais Génie s'est acharné sur la Syrie. Tout ce qu'on a fait ici de grand l'irrite, je ne sais trop pourquoi. A Tyr, à Sidon, à Byblos, dans vingt autres lieux encore, les hommes ont eu beau entasser ces prodigieux blocs de pierre dont l'énormité nous étonne, l'odieux Génie s'est fait un jeu de précipiter ces murailles les unes sur les autres, dans une confusion

effroyable. Tantôt il envoie des conquérants qui répandent partout la désolation et la mort ; tantôt il appelle la fièvre, la peste et les épidémies pour détruire les habitants par milliers ; tantôt d'un coup d'épaule il fait trembler la terre et jette dans le même néant la pauvre maison du potier et le temple des dieux ; ou bien il inspire aux hommes le dégoût de conserver ce que leurs ancêtres ont fait, et toute chose à l'abandon s'en va ignominieusement à la ruine ; ou bien il souffle sur les voiles des vaisseaux et détourne vers d'autres rives les habitudes du trafic. Quelquefois il s'amuse à conserver des vestiges de ce qui fut jadis, afin qu'on puisse mesurer sa puissance à la grandeur des débris ; mais il ne laisse le plus souvent derrière lui que le vide,

et, dans le cœur des hommes, le désir toujours déçu de rechercher une beauté qu'ils ne retrouveront jamais plus.

Or, il y avait sur cette vieille terre, à la fois maudite et bénie, une ville plus vieille que toutes les autres, plus vieille qu'Abraham lui-même. On la nomme Damas en Europe ; les Arabes, eux, l'appellent Al Cham, du nom qu'ils donnent à la Syrie tout entière, comme s'ils voulaient dire par là que cette ville est bien son âme et son cœur. Pour racouter les merveilles que, depuis le fond des âges, les peuples les plus divers y ont accumulées, il faudrait des journées et des journées. Mais plus actif encore que les hommes, plus entêté dans son dessein, l'exécrable Génie a ruiné tous leurs efforts. C'est l'éternelle histoire du

château merveilleux que le diable renverse quand la dernière pierre est posée. Aujourd'hui que reste-t-il de l'ancienne gloire de Damas? Presque rien, en vérité. Lorsqu'on se promène dans ses rues, on cherche en vain les vestiges de sa grandeur d'autrefois. Quelques mosquées, des tombeaux, deux ou trois palais perdus dans la banalité moderne, une aimable turquerie sans beaucoup d'intérêt, tout cela est assez misérable auprès de la rumeur que mène au fond de la mémoire ce nom prestigieux de Damas. Une seule chose a résisté à toutes les entreprises du démon pernicieux, et c'est une simple goutte d'eau.

Mille et mille fois au cours du temps, le Djinn a essayé d'empêcher de jaillir à la lumière la source qui se forme, à

quelques lieues de la ville, aux profondeurs d'une montagne brûlée. L'eau subtile a toujours fui dans ses doigts. Elle s'échappe en torrents glacés, se répand dans la plaine, la rafraîchit, l'inonde, y nourrit ces moissons et ces vergers d'une abondance fabuleuse, qui faisaient dire à Mahomet : « Je ne veux pas entrer à Damas, car on ne peut entrer deux fois au paradis. » Comment lutter avec une goutte d'eau? Comment détruire l'humidité féconde qui, bien au delà du dernier arbre, s'étend jusqu'aux confins du désert? Comment dégoûter les hommes de cet endroit du monde où la nature, souvent si avare en Syrie, a montré tant de générosité? Il aurait fallu couper les milliers et les milliers d'arbres dont la rivière et ses canaux viennent abreuver les racines, et le lendemain, abricotiers,

oliviers et noyers auraient surgi de terre avec une force nouvelle. Damas est un don de la nature. Les montagnes qui la dominent, du côté de l'Occident, se colorent toujours, au matin, des mêmes couleurs éclatantes et s'éclairent toujours, au crépuscule, de la même lumière intérieure qui les fait ressembler à de grandes lanternes allumées. Avec le même élan juvénile le torrent bondit toujours sous les arbres. Les jardins ont toujours la même fraîcheur inaltérée qu'au temps d'Abraham et de Jacob. Et voilà pourquoi les hommes, en dépit du malin Génie, n'ont jamais cessé de faire ici les gestes du travail et du plaisir...

Dans cette Damas si usée, si maltraitée par le temps, j'ai souvent songé à Fez, si peu touchée par les siècles, si peu gâchée par l'Europe, si bien embaumée

dans son cèdre ! D'un point de vue tout pittoresque, rien ne permet de comparer les deux villes, sinon l'abondance des eaux et la puissante végétation qui les entoure l'une et l'autre. Mais dans les cœurs, quelles affinités profondes ! Comme l'Islam les a marquées, toutes les deux, des mêmes traits ! Même bourgeoisie dévote, politicienne et frondeuse, intéressée, calculatrice, qui ne parle que douros, livres sterling et dollars, qui se tient au courant, minute par minute, du change de New-York et de Londres, et qui, tout en reconnaissant la supériorité matérielle des peuples de l'Occident, n'en reste pas moins très fermée à toute influence étrangère, inébranlablement fidèle à ses conceptions de la vie... Mais Fez est perdue là-bas, à l'extrémité de l'Islam,

tandis que Damas est au carrefour de toutes les pensées musulmanes. Ici se forme, chaque année, près de son torrent glacé, le grand pèlerinage aux villes saintes de la Mecque et de Médine. Pendant quelques jours, les Croyants, venus de tous les points de l'Asie, échangent entre eux des nouvelles, des idées, des sentiments ; puis les pèlerins se dispersent, et pendant le reste de l'année, jusqu'au pèlerinage suivant, dans les mosquées, dans les dervicheries, dans les cafés au bord de l'eau, sur ces étonnants canapés qu'on voit, avec horreur, étaler leur moleskine ou leur reps souillé au milieu d'un paysage idyllique, les gens de Damas ressassent et commentent ces choses, pour en former une opinion qui rayonnera à son tour sur l'univers islamique.

Est-ce ce bavardage éternel? Est-ce l'agrément de leurs jardins, leur abondance paradisiaque, qui cachent aux Damasquins la décrépitude de leur ville? Ils n'en voient pas la déchéance, la beauté qui s'est fanée. Jamais ils n'ont cessé de croire qu'elle retrouverait, un jour, l'éclat qu'elle a connu au temps des Ommeyades et du sultan Saladin. Depuis cinq siècles, impatiemment, ils supportaient la domination des Turcs, qu'ils surpassent, et de beaucoup, par l'esprit de finesse et d'entreprise. Jamais ils ne se sont révoltés, car l'héroïsme n'est guère dans leur tempérament ; mais parmi eux se recrutaient la plupart de ces patriotes qui venaient, avant la guerre, protester, à Londres ou à Paris, contre Constantinople, et réclamer pour leur pays une indépen-

dance complète ou, tout au moins l'autonomie dans l'Empire Ottoman. Aussi on imagine la fièvre qui saisit les Damasquins, quand, après la victoire des Alliés sur le front de Palestine, ils virent le dernier soldat turc s'éloigner à l'horizon. Cette victoire leur apportait miraculeusement une délivrance que jamais ils n'auraient pu réaliser eux-mêmes. Alors, dans les mosquées et les dervicheries, dans les cafés, sur les fameux canapés, tout le monde se demanda, avec une passion orientale, ce qu'allait devenir la Syrie et, dans cette Syrie libérée, ce qu'on allait faire de Damas?

Lorsque le général Allenby, commandant des forces alliées, fut arrivé sous les murs de la ville, au lieu d'y faire

son entrée, il s'arrêta dans les jardins. Après deux jours d'attente, on vit accourir du sud une petite troupe de cinq ou six cents Bédouins. Au milieu d'eux, un homme d'assez belle apparence, magnifiquement habillé, le voile de soie retenu sur le front par une cordelette d'or. C'était le fils du roi Hussein, l'émir Fayçal, l'homme attendu.

D'où venait-il, ce cavalier bédouin? Et que venait-il faire à Damas?

Sous le règne du sultan Abdul Hamid vivait, à Constantinople, un certain chérif Hussein, originaire de la Mecque et descendant du Prophète. L'homme était ambitieux. On le disait intelligent. Le vieux sultan en avait pris ombrage et l'obligeait à résider près de lui, avec ses quatre fils : Fayçal, Ali, Abdallah et Zeïd. A la chute d'Abdul Hamid, toute

la famille respira. Les Jeunes Turcs, qui réservaient volontiers leurs faveurs aux disgraciés du règne précédent, envoyèrent Hussein à la Mecque en qualité de Grand Chérif des Lieux Saints, charge que sa famille occupait depuis près d'un siècle.

Le Grand Chérif tient une haute place dans l'imagination islamique. Il préside à la communion des âmes autour de la Kaaba et du tombeau du prophète ; et le prestige, tout spirituel, dont il est enveloppé, a quelque chose de plus pur que celui du Khalife lui-même, exposé nécessairement, par son caractère politique, à la critique des fidèles.

Hussein était encore porté à exagérer ce prestige. Complaisamment, autour de lui, il répandait l'idée d'une théo-

cratie chérifienne, à l'image de celle qu'avaient réalisée autrefois les Compagnons de Mahomet. Il parlait, à mots couverts, de la nécessité d'arracher le Khalifat à ces Turcs de race étrangère qui, depuis plusieurs siècles, l'ont indûment usurpé ; et il vantait la gloire d'un Khalifat régénéré, entre les mains d'un Arabe de sang pur, sorti, comme il était lui-même, de cette tribu de Koreïch à laquelle, suivant la loi coranique, doit nécessairement appartenir le Commandeur des Croyants.

Un jeune archéologue anglais l'encourageait dans ces pensées. Il s'appelait Lawrence et, lorsque la guerre éclata, il se promenait dans le désert, de Djerablous au Sinaï, vaguement occupé de recherches scientifiques. C'était le type

de ces hommes, comme j'en ai rencontré quelquefois en Algérie et au Maroc, enivrés par le désert et l'Islam, et qui finissent par préférer la vie errante à la vie civilisée. A force de vivre au milieu des Arabes, il était devenu lui-même un véritable Bédouin, s'habillait et mangeait comme eux, les accompagnait infatigablement dans leurs randonnées à chameau, et, chose significative entre toutes, il pouvait embrasser, à la manière de là-bas, sans en être dégoûté, deux ou trois cents personnes sur la bouche, aux jours de grandes réceptions. Des Anglais, qui l'ont bien connu, m'ont affirmé que s'il eût dû choisir entre l'intérêt de l'Angleterre et celui de ses amis du désert, il n'aurait pas hésité : Lawrence eût choisi les Bédouins.

Sous la tente, il rêvait d'un vaste

empire arabe, affranchi de Constantinople, qui ne devrait son existence qu'à la protection britannique et qui, par Jérusalem, Damas, Bagdad et la Mésopotamie, réunirait l'Égypte aux Indes. Beau projet, dans la manière de Disraëli ou de Cecil Rhodes, mais qui serait sans doute resté un mirage des sables, si l'entrée en guerre de la Turquie aux côtés de l'Allemagne ne l'avait fait sortir tout à coup du domaine des songes.

Par l'entremise de Lawrence, entre le Grand Chérif et le Gouverneur de l'Égypte, un accord secret fut conclu. Hussein aurait la suzeraineté du fameux Royaume Arabe qui s'étendrait de l'Égypte jusqu'à la Cilicie et de la Méditerranée à la Perse. Lui-même régnerait à la Mecque et à Médine, avec le titre

de roi du Hedjaz. Un de ses fils gouvernerait en son nom à Bagdad, un second à Damas, un troisième à Jérusalem. Tout ce monde reconnaîtrait l'autorité anglaise et n'en reconnaîtrait pas d'autre.

Le Gouvernement britannique ne crut pas opportun de tenir la France au courant de ces projets grandioses, et lorsqu'en 1916, dans la fièvre de Verdun, vaguement informé de ces desseins, le Gouvernement français demanda à ses Alliés quelque éclaircissement, ceux-ci, assez embarrassés, engagèrent avec nous une conversation d'où sortit un arrangement, appelé « l'accord Sykes-Picot », du nom de ses négociateurs.

En gros, on distinguait, dans la Syrie, deux régions : l'une, la côte et le Liban, où nous étions autorisés à établir telle

administration que nous jugerions désirable ; l'autre, la Syrie intérieure, avec Alep et Damas, devait former, sous notre protection, un état indépendant, auquel nous fournirions des conseillers et des fonctionnaires. Cet arrangement assez vague, et dont il apparut, par la suite, que les termes n'offraient pas pour nos Alliés le même sens que pour nous-mêmes, avait comme objet lointain de réduire à presque rien notre influence en Syrie ; mais il était assez subtilement combiné pour donner à la France, occupée alors d'autre chose, le sentiment que ses droits au Levant ne seraient pas sacrifiés, et au Grand Chérif l'impression que l'Angleterre ne trahissait pas les engagements qu'elle avait pris envers lui.

Aussitôt le Chérif déclara la guerre

au Sultan et se proclama Roi des Arabes, tandis que ses fils, les émirs Fayçal, Abdallah et Ali, se mettaient en campagne contre l'armée germano-turque, dans les déserts d'Arabie. A travers toute la péninsule, le bruit se répandit très vite que les Anglais envoyaient au Roi Hussein des caravanes de chameaux, chargés de petites caisses d'or. Et bientôt, de tous les points du désert, du Nedj, du Hedjaz, du Yémen et de la Mésopotamie, les Bédouins accoururent en foule dans les camps des Émirs.

Vous représentez-vous ce qu'étaient ces camps des Émirs? Chacun d'eux s'étendait sur une longueur de plus de trois kilomètres, dans ces vallées profondes, comme on en voit là-bas, cou-

vertes de bons pâturages, de hautes herbes et de mimosas, et qui forment de vastes couloirs entre des montagnes aiguës, aux couleurs tranchées et violentes, noires, bleues, vertes ou rouges, suivant les heures de la journée et la nature du rocher. Sans cesse ils étaient animés par l'arrivée de gens familiques qu'attiraient les livres anglaises. On en voyait qui ignoraient encore l'usage des vêtements tissés, s'habillaient de peaux de bêtes et maniaient l'arc et la lance. Beaucoup venaient à pied ou à cheval. La plupart montaient des chameaux, non pas de ces chameaux de bât, qui ne connaissent que l'étape et le puits et suivent avec résignation le petit âne qui les guide, mais des chameaux de course aux beaux yeux veloutés, fiers, élégants, jamais battus,

capables de marcher cinq ou six jours sans arrêt, sauf le temps de manger un peu de viande hachée en boulette, bref ces belles bêtes du Nedj qui ont des généalogies aussi connues que celles des descendants du Prophète. En arrivant au camp, ces hordes se livraient à de grandes fantasias. Puis, les chefs qui les avaient amenées se réunissaient sous la tente de l'Émir, tandis que leurs hommes s'accroupissaient tout autour ; et alors commençait un marchandage interminable entre les fils du Roi et ces fils du désert, qui se souciaient fort peu du fameux Royaume Arabe et ne s'intéressaient qu'aux armes et à l'argent, dont l'attrait les avait fait venir de si loin. En général, l'Émir donnait deux livres par piéton et cinq livres par homme monté. Lorsqu'on était tombé d'accord,

les chefs passaient à la caisse et faisaient naturellement des déclarations mensongères sur le chiffre de leurs contingents, annonçant quatre ou cinq cents hommes quand ils en amenaient cent à peine. Mais on payait sans regarder, puisque c'était l'argent anglais ! Ah ! elles ont dû coûter bien cher à l'Intendance britannique, ces bandes de mercenaires affamés qui s'élevèrent, un moment, à près de cent mille hommes !

Après avoir reçu leurs armes, les nouveaux arrivés venaient danser devant l'Émir en tirant en l'air des coups de feu. Le soir, on allumait des feux et toute la nuit on entendait des chansons. Peu de tambourins, parfois une flûte. Rien qu'à chanter et à regarder danser, sans alcool, ils arrivaient tous à une sorte de frénésie. Quelquefois, un avion trou-

blait la fête. Grand émoi dans le camp ! Les chameaux dressaient la tête, reniflaient bruyamment, se levaient, prenaient leur course et s'empêtraient dans les cordes des tentes. Les Bédouins tiraient au hasard sur cette « fille de péché » ; et si l'avion, comme il arriva parfois, s'abattait dans le voisinage, lentement, avec circonspection, ils s'approchaient de lui, en le criblant de coups de feu ; puis, bondissant sur l'appareil immobile, ils lui coupaient les ailes, les emportaient avec eux en trophée et ligotaient solidement ce qui restait de la machine pour l'empêcher de reprendre son vol.

Ces grands rassemblements d'hommes et de chameaux avaient pour principal objet de chasser les Turcs de Médine,

qui est, après la Mecque, la grande ville sainte de l'Islam. C'est parce qu'ils ont conquis jadis les deux enceintes sacrées que les sultans Osmanlis ont pu se dire les successeurs du Prophète et s'élever au Khalifat. Or déjà, le roi Hussein était maître de la Mecque ; s'il parvenait à s'installer à Médine, il enlevait au Sultan son titre de Gardien des Lieux Saints et détruisait ainsi son droit le plus positif à la direction de l'Islam.

Malheureusement pour le Roi du Hedjaz, Médine se trouve à l'intérieur des terres, tout à fait hors de la portée des canons de la flotte anglaise, et la place était défendue par un soldat énergique, le général Fakri Pacha. Pendant deux ans, dans les palabres des Émirs, il fut toujours question de donner l'assaut

à la ville. On ne s'y hasarda jamais (car ces hordes bédouines étaient sans valeur militaire) et l'activité belliqueuse de ces milliers de mercenaires se borna, durant des mois et des mois, à tenter d'isoler la ville par des raids sur la voie ferrée qui la relie à Damas.

La mise en scène de ces expéditions était toujours la même. Ali, Abdallah ou Fayçal, faisait annoncer dans son camp qu'on irait à telle date, à tel endroit, démolir tant de kilomètres de rails. Aussitôt on ramenait les chameaux du pâturage. Pendant quatre ou cinq jours on approchait, de point d'eau en point d'eau, jusqu'à quatre kilomètres environ de la ligne. La troupe se défilait alors dans une gorge, et les Bédouins se mettaient en tenue de combat, c'est-à-dire complètement nus, ne

gardant autour des reins qu'une ceinture de cuir et leurs cartouches en bandoulière. Sans bruit ils s'égaillaient en tous sens et disparaissaient dans les pierrailles, tandis que des soldats algériens et anglo-égyptiens attachés à l'armée chérifienne allaient poser les pétards de dynamite. Sitôt que les dynamiteurs atteignaient la voie ferrée, les Bédouins, dispersés un peu partout sur la montagne, poussaient des cris sauvages et tiraillaient de tous côtés. Les Turcs, dans leur petit poste, n'osaient pas faire de sortie. Mais, quand, par aventure, un train blindé s'avançait, crachant sa vapeur et sa fumée, les mercenaires, épouvantés, s'enfuyaient vers leurs chameaux. En un clin d'œil ils reprenaient leurs habits ; on sanglait vivement les bêtes, et l'instant du départ n'était pas

le moins critique, car il fallait que tout ce monde, cinq à six cents hommes environ, bondît à la fois sur les montures. Autrement, si un seul des animaux se levait, tous les autres se dressaient en même temps et il devenait impossible de les faire agenouiller à nouveau.

On regagnait le camp au milieu des plus grandes vantardises. Des coureurs avaient déjà répandu la nouvelle de l'heureux succès de l'entreprise. L'Émir en personne s'avançait au-devant des vainqueurs. Les chefs mettaient pied à terre et lui baisaient la main. Derrière lui, toute la horde faisait la fantasia, et le récit des exploits recommençait sous les tentes...

Lorsque l'armistice arriva, Médine résistait toujours. Les fils du roi Hussein, persuadés que la ville allait se rendre,

adressèrent des parlementaires au général Fakri Pacha. Celui-ci répondit qu'il n'avait reçu aucun ordre. Les Anglais alors intervinrent. Sur leurs instances, le Gouvernement turc envoya à Médine le Ministre de la Justice et deux officiers d'artillerie pour intimer au Gouverneur de cesser la résistance. Fakri Pacha répondit qu'il ne se rendrait jamais à de « sales Bédouins qui vont pieds nus et mangent avec leurs doigts. » Mais la garnison était lasse de ce siège interminable. Voyant que tout était perdu, Fakri se rendit au tombeau du Prophète, posa son sabre sur le cercueil et attendit ce qui allait arriver. Ses officiers qui, paraît-il, l'avaient vendu pour mille livres, se saisirent de sa personne et l'amenèrent devant l'Émir Abdallah.

Au nombre de vingt mille environ, les Bédouins entrèrent enfin dans la ville. Ils y trouvèrent des provisions, de quoi tenir pendant quatre ans. Tout fut mis au pillage. Le tombeau du Prophète ne fut pas même épargné; et les Chérifiens se battirent autour du catafalque pour la possession du sabre de Fakri. Ainsi finit ce fameux siège, qui retint pendant deux années des milliers de Nomades aux abords de l'oasis, et coûta à la Grande-Bretagne tant de petites caisses d'or (1) !

Cependant, le maréchal Allenby, victorieux en Palestine, était arrivé devant Damas, que les derniers soldats turcs

(1) Sur cette campagne, le lieutenant Prost, attaché à la mission française d'Arabie, prépare un livre du plus haut intérêt.

avaient déjà abandonnée. C'est alors qu'en toute hâte il appela l'Émir Fayçal, perdu là-bas, dans le désert, aux environs de la Mer Morte. On l'attendit pendant trois jours. Lorsqu'il fut arrivé, les troupes anglaises se décidèrent à pénétrer dans la ville. Et à leur tête, avant même le maréchal Allenby, s'avançait le fils du roi Hussein, car il était grand temps de donner du prestige à cet homme qui, jusque-là, s'était si peu distingué, mais dont nos Alliés voulaient faire, contre nous, le roi de la Syrie.

Rien n'eût alors été plus aisé que de gagner de vitesse les Turcs en retraite sur l'Oronte. Mais cette fois encore, les Anglais voulurent laisser à Fayçal l'honneur d'une marche triomphale à travers cette Syrie que l'ennemi, en débandade,

était bien incapable de lui disputer désormais. Hâtivement, à Damas, l'Émir organisait une armée, achetant avec l'argent britannique les Nomades campés autour de l'oasis et des traînards de l'armée turque. Puis il remonta la vallée de l'Oronte et, en homme qui connaît l'importance d'une belle mise en scène sur l'imagination orientale, il fit des entrées prestigieuses à Homs et à Hama. Les populations de ces villes, qui avaient si longtemps souffert de l'oppression ottomane, l'accueillaient en libérateur, bien que ces citadins fussent un peu surpris et inquiets de l'importance que les Anglais accordaient à ce Bédouin. Il ne rencontra de résistance qu'à Alep, où, de nouveau, l'on put se rendre compte de l'impuissance des gens du désert devant une force organisée.

L'Émir ne pénétra dans la ville qu'après que les Turcs l'eurent évacuée, pour reporter leur défense au nord-est de la place, d'où jamais les Chérifiens ne parvinrent à les chasser. Mais cela n'avait plus d'intérêt. L'effet que recherchait la politique anglaise semblait atteint désormais. Avec une ombre de raison, l'Émir pouvait apparaître comme le libérateur de la Syrie tout entière. Et puisque son prestige semblait suffisamment assuré, il devenait inutile et même dangereux de compromettre sa gloire par des combats malheureux. L'armistice fut alors signé, et Fayçal revint à Damas.

Maintenant, l'heure était venue de réaliser la grande idée du colonel Lawrence : jeter les Français à la côte, et créer, sous la protection britannique, ce fameux royaume arabe que l'on avait tant promis au roi Hussein et à ses fils. Nos amis se mirent à l'œuvre avec leur sang-froid ordinaire et des moyens d'une subtilité orientale.

Après la défaite des Turcs, il était naturel de penser que la France allait exercer sans être gênée par personne, l'influence que lui reconnaissaient les accords de 1916. Mais Londres en décida autrement. On déclara que jusqu'à la

conclusion définitive de la paix, toutes les régions évacuées par les Turcs seraient considérées comme des territoires ennemis occupés, sur lesquels s'étendrait l'autorité absolue du Commandant en chef des forces britanniques. C'était placer la Syrie sous le séquestre militaire anglais.

Cependant, pour sauver les apparences et sembler nous donner satisfaction, le Liban et la côte, depuis la Palestine jusqu'aux frontières de Cilicie, furent remis à des administrateurs français. Mais ceux-ci ne pouvaient rien faire que par délégation de l'autorité britannique ; et jamais, par exemple, le maréchal Allenby ne voulut reconnaître à notre représentant à Beyrouth, M. Georges Picot, le titre de Haut Commissaire. Il l'appelait tout modeste-

ment : Monsieur le Conseiller politique pour les territoires ennemis.

Quant à la Syrie intérieure, Damas, Alep, la vallée de l'Oronte, le Hauran, la Montagne Druse, où l'on avait prévu l'établissement d'un prince arabe sous notre protection, nos Alliés la remirent à Fayçal, pour qu'il y fît la police. Et celui-ci, aussitôt, de nommer des ministres, de lever des impôts, d'organiser une armée, — toutes choses qui n'avaient rien à voir avec la tâche qui lui était attribuée. Mais les Anglais fermaient les yeux et le laissaient se conduire comme s'il avait été le roi d'un État indépendant.

L'étonnement fut grand en Syrie. Depuis des siècles, on y était habitué à voir la France agir en toute souveraineté. On ne pouvait comprendre qu'aujourd'hui, après la victoire, elle acceptât

d'être placée au rang, voire au-dessous d'un Bédouin du Hedjaz. Encore si nous avions pu montrer une puissante force militaire ! Mais nous n'avions là-bas que quelques milliers d'hommes assez médiocrement équipés, et dont le dénuement ne faisait que mieux ressortir la belle mine des troupes anglaises. Cinq divisions britanniques bien vêtues, bien nourries, s'échelonnaient en fortes garnisons sur l'ensemble des territoires occupés. Auprès d'elles, nos petits postes apparaissaient très misérables. Ajoutez que l'Angleterre dépensait l'argent sans compter, tandis que nos administrateurs ne disposaient que de crédits dérisoires. Tout cela, naturellement, influençait à notre désavantage des esprits orientaux, sensibles avant tout à la puissance et au faste.

A Damas, l'Émir, toujours conseillé par Lawrence, s'habituait à l'idée qu'avec un peu d'audace et l'appui britannique, il se débarrasserait aisément de cette tutelle française dont la menace pesait sur son futur royaume. Déjà Damas, Alep, la Syrie intérieure ne lui suffisaient plus. Il annexait en imagination Beyrouth, le Liban, la côte ; et pour revendiquer la Syrie tout entière, il s'appuyait sur les déclarations du Président Wilson.

Celui-ci, dans son projet d'une Société des Nations, avait posé le principe que certaines Communautés de l'ancien Empire Ottoman étaient suffisamment développées pour former des nations indépendantes, sous la réserve toutefois qu'une puissance mandatrice guiderait leur administration, jusqu'au jour où

elles seraient capables de se gouverner elles-mêmes. Fayçal prétendait que ce texte annulait tous les accords précédemment conclus entre Français et Anglais. Il ajoutait que la Syrie étant un des pays les plus anciennement civilisés du monde, n'avait besoin d'être conseillée ni dirigée par personne. Pour défendre ce point de vue devant le Conseil des Alliés, il se rendit à Paris.

Mais le Conseil des Alliés ne se rangea pas à son avis. Toutefois, l'Émir obtint qu'on remît nos droits en question, et il fut décidé qu'une Commission interalliée irait mener une enquête sur les désirs des Syriens. Avec un grand air noble, l'Angleterre, qui disposait sur place de moyens considérables, déclara que, gouvernant le pays au nom des Alliés, elle ne pouvait, sans paraître suspecte,

prendre part aux travaux de cette Commission. La France se trouva bien forcée de la suivre dans son désintéressement. L'Italie, qui s'était empressée de reconnaître l'Émir et d'accréditer près de lui un agent diplomatique, fit savoir que pour elle, la situation étant réglée, il lui paraissait inutile d'intervenir en cette affaire. Bref, ce fut une Commission exclusivement américaine qui, dans l'été de 1919, débarquait à Beyrouth.

Entre tous les Alliés, certainement les Américains étaient les moins préparés à juger, en quelques semaines, l'opinion d'un pays aussi divers et difficile à connaître. Il est vrai qu'à Beyrouth ils trouvaient, pour les renseigner, un petit groupe de compatriotes établis là depuis longtemps. Vers 1850 en effet, dans ce pays où les religions pullulent, des

protestants américains avaient éprouvé le besoin d'introduire un culte de plus. Ils fondèrent un collège qui existe encore aujourd'hui, et dont l'esprit est assez peu sympathique à la France, représentée surtout à leurs yeux par l'Université concurrente des Jésuites.

Des journalistes syriens, anciens élèves de ce collège, se firent les guides et les informateurs de la Commission d'enquête. Précipitamment, Fayçal était revenu en Syrie. Intimidations, menaces, corruption, campagne de presse, ses partisans mirent tout en œuvre pour entraîner la masse de la population contre nous. « Qu'attendre des Français, disaient-ils. La guerre les a ruinés comme nous. Ils sont tout à fait incapables de nous tirer de la misère, où nous ont précipités quatre ans de guerre

et de famine. Comment un peuple qui n'a plus les ressources suffisantes pour se relever lui-même, pourrait-il nous venir en aide? L'Amérique, au contraire, ou la Grande-Bretagne sont toujours riches et puissantes. Ne serait-il pas plus raisonnable de demander leur protection? Elles seules peuvent nous apporter les secours qui nous sont indispensables. » Et pour finir, on ajoutait : « La France, pays catholique, est l'ennemie jurée de l'Islam. Elle sacrifiera toujours à son fanatisme religieux les intérêts musulmans. »

Mais en dépit de ce vaste complot, le résultat du plébiscite nous fut nettement favorable. Tous les Chrétiens nous donnèrent leurs suffrages. Parmi les Musulmans, beaucoup se déclarèrent en faveur du mandat français, bien qu'une

fraction importante réclamât l'indépendance absolue. D'autres voix, en très petit nombre, se prononcèrent, les unes pour le mandat américain, les autres pour le mandat anglais. L'affaire était jugée. Désormais, il n'y avait plus de raison pour que l'Angleterre continuât d'occuper le pays. Revenant à leurs accords anciens, Anglais et Français décidèrent que les troupes britanniques seraient relevées par les nôtres. Et pour attester que la France reprenait en Syrie ses grandes traditions, le général Gouraud fut choisi comme Haut Commissaire et Commandant en chef de l'armée du Levant.

Il eût été avantageux pour nous que cette relève ne fût pas précipitée, car nous n'avions toujours sur place que de faibles effectifs. Mais nous fîmes alors

l'expérience de la mauvaise humeur britannique. Sous prétexte qu'ils devraient libérer au plus tôt leurs contingents, nos Alliés insistèrent pour que la relève se fît tout de suite. Nous nous trouvâmes donc obligés de remplacer, tant bien que mal, leurs fortes garnisons par des postes misérables. Là où ils avaient une brigade, nous mettions un bataillon. Et le pire, c'est qu'en se retirant, ils laissaient derrière eux (négligence ou calcul) des dépôts d'armes et de munitions, dont les gens de Fayçal s'empressaient de se saisir durant le court intervalle qui séparait le départ des Anglais et la venue de nos troupes. Aussi, tandis que nos Alliés, avec des forces considérables, avaient pu vivre paisiblement au milieu de gens désarmés, nous nous trouvâmes, en maints

endroits, avec de faibles contingents, parmi des populations abondamment pourvues de fusils et de cartouches, et qu'excitait contre nous la propagande chérifienne. Enfin, l'armée anglaise avait fait, en s'en allant, de grands achats de bestiaux et de vivres; une disette s'ensuivit : le bruit s'accrédita que nous amenions la misère avec nous, et que l'abondance n'existait que sous le régime britannique.

Inquiet de voir que l'Angleterre semblait abandonner la Syrie, Fayçal avait regagné Paris. De l'hôtel où il était descendu, il expédiait à Damas de mystérieux télégrammes (qu'on a déchiffrés plus tard), afin d'organiser le désordre et de prouver à l'univers que nous étions incapables de maintenir l'ordre là-bas. En même temps, il se présen-

tait à M. Clemenceau en vrai Bédouin de cinéma, homme de parole et d'honneur, fort étonné que les Alliés n'eussent pas encore accordé à son père le grand royaume promis à l'heure du danger, et pour lequel, disait-il, les Arabes avaient versé tant de sang. A l'en croire, il ne demandait qu'à collaborer loyalement avec nous. On voulut tenter l'aventure. Par une convention, qui devait demeurer secrète jusqu'au jour où Fayçal y aurait habitué ses partisans, nous lui abandonnions Damas et la Syrie intérieure ; et lui, de son côté, s'engageait à nous demander des fonctionnaires pour son administration, des officiers pour son armée, et à laisser nos agents diplomatiques diriger les affaires extérieures de son pays.

Cette reconnaissance officieuse était

déjà un succès pour l'Émir. Il en obtint un autre, presque aussi considérable.

Entre les montagnes du Liban et celles de l'Anti-Liban, s'étend une longue plaine profonde, où passe le chemin de fer qui relie Beyrouth et Damas avec Alep et le nord de la Syrie. C'est la vallée de la Békaa. Qui est maître de ce passage tient la Syrie tout entière. Et la possession de cette vallée avait alors pour nous une particulière importance, car nous venions d'occuper l'ancienne province turque de Cilicie, que l'accord de 1916 avait placée dans notre lot. Ce chemin de fer était l'unique moyen d'y envoyer rapidement des approvisionnements et des hommes.

Conformément au plan de la relève établi par le maréchal Allenby, les gar-

nisons anglaises avaient évacué la Békaa, où nos hommes s'apprêtaient à s'installer à leur place. L'Émir fit observer que cette opération allait le discréditer aux yeux de ses partisans, et qu'il n'aurait plus l'autorité nécessaire pour leur faire accepter l'accord qu'il venait de conclure avec nous. Clemenceau se laissa convaincre. Il donna l'ordre à Gouraud de surseoir à l'occupation de la plaine. C'était remettre entre les mains de Fayçal, avec la voie ferrée, le sort de nos troupes en Cilicie.

Or, justement là-bas, la situation devenait de jour en jour plus tragique. Les lenteurs d'un traité de paix qu'on n'arrivait pas à conclure mais que tout faisait prévoir très dur pour la Turquie, l'installation des Anglais à Constantinople, le débarquement des Grecs à

Smyrne, beaucoup d'autres fautes encore, avaient soulevé, en Asie Mineure, contre tous les Alliés, un puissant mouvement de haine, dont nous fûmes les premiers à ressentir les effets. Au milieu de gens exaspérés, nos garnisons de Cilicie et du nord de l'Euphrate se trouvèrent soudain isolées, impuissantes à se porter secours, sur un front de trois cents kilomètres. L'hiver, cette année-là, fut particulièrement rigoureux. Dans ces hautes régions balayées par un vent glacé, la neige atteignit souvent plus de deux mètres de hauteur. Routes de plaine et de montagne étaient rendues impraticables, les ravitaillements ne passaient plus, manœuvrer devenait presque impossible. A Marache, trente mille hommes assiègent notre garnison ; nos troupes résistent plus d'un

mois ; une colonne les dégage, mais il faut évacuer la ville. Et c'est alors une retraite effroyable de trois jours, dans une tempête de neige, où nous laissons en route quinze cents Arméniens, femmes, enfants, vieillards, et de nombreux Tirailleurs sénégalais mal habitués à un climat si rude. D'autres bandes encerclent Ourfa, Aïntab, Killis, Bozanti. Courant d'un poste à l'autre, nos colonnes tournoient au milieu de la bourrasque, dans un de ces grands efforts sublimes qui n'ont jamais leur récompense. Il faudrait amener là-haut des ravitaillements, des renforts. Mais le chemin de fer de la Békaa est au pouvoir de l'Émir, qui trouve toujours une raison pour retarder ou empêcher le passage de nos convois. Bientôt même, officiellement ses ministres nous font

savoir que, dans la lutte engagée entre Turcs et Français, leur devoir est de rester neutres. Ils interdisent tout passage. Et tandis que par sa faute nos soldats se faisaient massacrer en Cilicie, Fayçal touchait à notre caisse une énorme subvention !

Si on avait pu croire un instant qu'il n'avait suivi qu'à regret les extrémistes de son parti, maintenant on ne pouvait plus douter qu'il ne fût d'accord avec eux. Le 8 mars 1920, il se fait proclamer roi par un congrès composé de quinze personnages obscurs ; et pour bien marquer son union avec l'empire arabe rêvé par le roi Hussein, il arbore pour drapeau le drapeau du Hedjaz, compliqué de quelques étoiles. Mais il commit une imprudence ! Il déclara que la Syrie comprenait aussi

la Palestine, occupée par les Anglais, et que le Gouvernement de Sa Majesté britannique devait renoncer à soutenir les Juifs à Jérusalem. Devant ces prétentions, nos Alliés commencèrent de s'inquiéter. A San-Remo, puis à Spa, ils nous laissèrent toute liberté pour ramener leur protégé au respect de ses engagements envers nous.

Le 14 juillet, le général Gouraud lui envoyait un ultimatum par lequel il exigeait la disposition absolue du chemin de fer de la Békaa, l'occupation d'Alep, le licenciement de l'armée chérifienne et la reconnaissance du mandat français. Le délai accordé pour la réponse expirait le 20, à minuit. Le 19, Fayçal fit connaître son acceptation personnelle. Mais l'ultimatum réclamait des actes positifs, et on le rappela à l'Émir.

Le lendemain, à minuit, nous n'avions aucune réponse. L'ordre fut alors donné de marcher sur Damas. Après quelques heures de combat au défilé de Khan Meisseloun, nos troupes bousculaient les Chérifiens et entraient, le jour suivant, dans la ville. L'Émir avait pris la fuite ; puis se ravisant aussitôt, il revenait dans son palais, comme si rien ne s'était passé. Sans doute, voulait-il signifier par ce retour inattendu que la défaite de son armée ne le touchait nullement, et qu'il n'y voyait que l'échec des gens qui l'avaient conseillé. Peut-être aurions-nous pu l'utiliser encore, car il ne manquait ni d'intelligence ni de prestige ; mais sa faiblesse et ses longues perfidies avaient lassé notre patience. On l'avisa d'avoir à quitter le pays dans les quarante-huit heures. Et cette fois, il s'éloigna pour toujours.

A Jérusalem, quand on va rendre visite à sir Herbert Samuel, Haut Commissaire britannique en Palestine, on voit se développer sous ses yeux le plus merveilleux paysage. Un premier plan de montagnes brûlées, rocheuses, d'un gris-bleu, couvertes d'on ne sait quelle végétation soufrée, où des troupeaux de chèvres font çà et là des taches noires : ce sont les monts de la Judée. Au delà, une dépression profonde, une nappe d'un bleu admirable : c'est le gouffre de la Mer Morte. De l'autre côté de cette eau mystérieuse, dans ces aridités brûlées, une haute barrière de monta-

gnes d'une tendre couleur violette, où brille une tache crayeuse, juste à l'endroit où Hérode avait sa maison de campagne, et où il fit danser Salomé. Ces montagnes et le plateau invisible qui s'étend par derrière, c'est le pays que les Croisés nommaient la terre d'Outre-Jourdain, et qu'aujourd'hui, d'un mot moins élégant, nous appelons Transjordanie.

Entre la Palestine, la Syrie et le Hedjaz, il n'y a pas de lieu plus favorable pour fomenter des intrigues. Aussi, dès que Fayçal eut été chassé de Damas, les Anglais imaginèrent-ils d'installer en Transjordanie le fils aîné d'Hussein, Abdallah.

Abdallah n'aimait pas Fayçal. Mais après l'humiliation que venait de subir dans la personne de son frère toute la

famille chérifienne, il oublia ses rancunes. Ses émissaires répandirent dans tout le monde arabe des proclamations enflammées où il se présentait comme l'héritier de la pensée fraternelle et le défenseur contre la France de l'indépendance syrienne. Autour de lui affluèrent aussitôt tous les mécontents de Damas, tous les gens que nos conseils de guerre avaient condamnés par contumace ; et naturellement parmi eux le nouveau roi recruta ses ministres, ses fonctionnaires, ses officiers, tout le personnel ambitieux et famélique qui vit de l'intrigue orientale.

Le général Gouraud s'en plaignit à Herbert Samuel, au cours d'une entrevue qu'ils eurent ensemble à bord de l'*Iron Duke*.

— Mon Dieu ! répondit sir Herbert,

ne croyez-vous pas qu'il vaut mieux avoir sous la main ces contumaces? On peut ainsi les surveiller et les empêcher de nuire...

Et la conversation continuant, il demanda au Général s'il ne verrait pas d'inconvénient à installer Abdallah à Damas, pour y remplacer Fayçal. On imagine la réplique de Gouraud! Sir Herbert resta impassible, et se contenta de lui dire qu'il garderait leur entretien secret, afin de ne pas exciter les ressentiments de l'Émir. Mais tout se sait en Orient. Et la riposte d'Abdallah ne se fit pas attendre longtemps.

A quelques semaines de là, le général Gouraud se rendait en automobile de Damas à Kuneïtra, dans la partie du Hauran qui touche à la Transjordanie. Il y avait dans sa voiture Hakki Bey

Azem, gouverneur de l'État de Damas, le lieutenant-colonel Catroux et l'officier interprète Branet. C'était un voyage officiel que la presse avait annoncé depuis quelques jours déjà.

A vingt kilomètres environ de Kuneïtra, vers huit heures et demie du matin, le Général aperçut, au bord de la piste, six ou sept individus d'assez mauvaise mine, dont quatre étaient vêtus comme nos gendarmes indigènes, mais qui, au lieu de présenter les armes, gardaient leur fusil sur la selle. A peine l'automobile les avait-elle dépassés qu'on entendit des coups de feu. Gouraud crut un instant à une fantasia, mais le visage de son voisin Hakki Bey s'était couvert de sang ; son officier interprète, frappé d'une balle à la tête, tombait hors de la voiture ; lui-même avait son manteau percé de

balles. Penché sur le volant, le chauffeur avait accéléré l'allure, et se retournant tout à coup : « Nous sommes crevés, mon Général ! — File toujours, répondit Gouraud. » Bientôt ils étaient hors d'atteinte.

Au même moment, dans le village de Kefersom, résidence habituelle d'Ahmed Méraoued, grand propriétaire du Hauran, réfugié en Transjordanie, ces propos s'échangeaient :

— Le général Gouraud est mort, dit Méraoued.

— Comment le savez-vous?

— Je l'ai vu en songe.

Or, parmi les assassins figuraient le frère et le cousin de cet Ahmed Méraoued, et c'était dans une ferme qui lui appartenait qu'une partie des meurtriers avait passé la nuit.

Ceux-ci, après leur attentat, s'étaient dispersés dans le bled pour gagner la Transjordanie, emportant comme trophée le képi du pauvre Branet, qui pendant quelques semaines passa de main en main, et d'une tête à l'autre, au milieu des plaisanteries. Le Général écrivit à sir Herbert pour demander qu'on lui livrât les coupables. On les connaissait tous. Il ne voulait pas croire, disait-il, qu'Abdallah eût donné d'une façon formelle l'ordre de l'assassiner ; mais ses proclamations, ses propos, son entourage engageaient, à n'en pas douter, sa responsabilité. Si le crime avait réussi, ce n'est pas le képi du malheureux interprète, c'était sa tête à lui, Haut Commissaire français en Syrie, celle du Gouverneur de l'État de Damas, et celle du colonel Catroux qu'on promènerait

à cette heure sur les marchés bédouins...

Sir Herbert répondit que l'émir Abdallah désavouait hautement le crime. Quant à livrer les coupables, on n'y pouvait pas songer : c'eût été violer les libertés de la Transjordanie !

Depuis ce temps, Abdallah règne toujours sur les montagnes violâtres que sir Herbert Samuel aperçoit dans le lointain, de ses fenêtres du Mont des Oliviers. Hussein est toujours à la Mecque et continue de signer ses actes officiels du titre de Roi des Arabes. A Bagdad, les Anglais ont installé Fayçal comme roi de Mésopotamie, pour le dédommager, sans doute, de sa déconvenue à Damas. Le rêve d'un grand royaume arabe, que poursuivait dans le désert le jeune archéologue anglais,

devenu au cours de la guerre le colonel Lawrence, serait-il donc réalisé? A s'en tenir aux apparences, on pourrait peut-être le croire. Mais tout cela n'est que mirage. Chez Abdallah, c'est l'anarchie. Les Bédouins lui reprochent de ne s'entourer que d'étrangers, venus du Hedjaz ou de Syrie, et de laisser les Juifs s'établir en Palestine. Ils se battent entre eux, refusent de payer l'impôt ; et lui-même, il met dans sa poche les subsides qu'il reçoit de Londres pour administrer le pays... Au Hedjaz, le roi Hussein se maintient par la terreur. Vingt ans de résidence forcée auprès d'Abdul Hamid lui ont appris tous les secrets d'un gouvernement policier. Il emprisonne, ou bien fait disparaître d'une façon mystérieuse les gens qui lui déplaisent. Mais depuis que l'Angleterre

a cessé de verser les cent vingt mille livres or qu'elle lui donnait chaque mois, pour assurer la paix du désert, les Bédouins coupent les routes qui mènent à la Mecque et à Médine, pillent les caravanes, rendent les pèlerinages impossibles, en sorte que les deux villes saintes sont aujourd'hui presque ruinées... En Mésopotamie, Fayçal n'a pour le soutenir que le Haut Commissaire britannique. Les musulmans schismatiques, partisans du culte d'Ali, qui forment la majeure partie de la population, le haïssent en sa qualité d'orthodoxe ; et les orthodoxes, qui constituent là-bas la caste des grands propriétaires, ne supportent pas mieux ce Bédouin imposé par les Anglais. Enfin, Hussein, Abdallah et Fayçal vivent, tous les trois, sous la menace de leur terrible voisin,

Ibn Séoud, sultan du Nejd, chef des sectaires wahabites qui rêvent de ramener l'Islam à sa pureté primitive et de s'installer à la Mecque, qu'au cours du dernier siècle ils ont déjà pillée deux fois.

Mais surtout, il s'est produit un miracle auquel Lawrence ni personne ne s'était attendu. Chose assez singulière ! Aussi longtemps que la Turquie, engagée dans la guerre aux côtés de l'Allemagne, avait semblé victorieuse, on ne lui témoigna dans le monde musulman que froideur ou hostilité. Ses victoires aux Dardanelles et en Mésopotamie ne soulevèrent aucun enthousiasme. Les Arabes avaient pris parti contre elle ; les chefs musulmans de l'Inde désapprouvaient Constantinople ; les Persans, eux non plus, ne cachaient pas leur aver-

sion ; l'Égypte s'était tenue tranquille. Mais après la défaite, on se rendit compte, tout à coup, que les Turcs représentaient la seule force militaire organisée de l'Islam, et que cette force venait d'être détruite par la victoire des Alliés. Le fanatisme musulman, que le succès n'avait pas surexcité, s'exaspéra dans le malheur. La Turquie vaincue, humiliée, retrouva des sympathies qu'elle avait perdues depuis longtemps ; et ses victoires sur les Grecs lui redonnèrent un prestige qu'on croyait bien aboli. Aujourd'hui, à la Mecque, à Damas, à Bagdad, qui s'intéresse à un royaume arabe? Le dégoût de la chrétienté emporte tout autre sentiment. Et dans leur lutte avec l'Europe, les Turcs, hier encore détestés, apparaissent au dernier Bédouin comme les défen-

seurs de l'Orient aux prises avec l'Occident chrétien.

Lawrence est rempli d'amertume. Parfois on aperçoit son nom au bas d'un article de journal, où il se plaint, non sans aigreur, de la mollesse avec laquelle l'Angleterre a soutenu son dessein. C'est Jérémie qui se lamente dans les brouillards de la cité... Lui-même possédait un trésor — un de ces merveilleux trésors, comme en ont tous les rêveurs. C'était les notes qu'il avait prises, dans ses randonnées au désert, tout au long de son intrigue à la Mecque, à Damas, en Arabie. Or, l'autre jour, dans une gare de Londres, il posa un moment par terre sa valise, à côté de lui. Elle contenait tous ses papiers. Quand il voulut la reprendre, la valise avait disparu. Je ne sais quel Djinn oriental, déguisé

en pick-pocket, la lui avait subtilisée... L'escamotage de ce rêve, dans le brouhaha d'une gare, c'est vraiment le symbole de ce royaume arabe qui s'évanouit en fumée.

CHAPITRE XI

ADIEU A DAMAS

Dans le profond mouvement d'aversion qui emporte contre l'Occident la Communauté islamique, que deviendra notre œuvre en Syrie? Une fois de plus, la Princesse Lointaine aura-t-elle appelé Rudel pour le voir mourir dans ses bras? Nous venons de bâtir sur cette vieille terre un nouveau château franc. Résistera-t-il mieux que les autres, ou s'écroulera-t-il à son tour, ne laissant sur la montagne que l'ombre de ses tours

éboulées?... Avant de quitter Damas, j'ai visité deux tombeaux, qui donnent chacun à cette angoisse une réponse bien différente.

L'un est celui d'Abd el Kader qui a fini ses jours ici, dans un vieux quartier populaire, rempli de mosquées effondrées, dont beaucoup n'ont d'autre toît que le dôme vert d'un sycomore. Mais, sous les soies du cénotaphe, Abd el Kader n'est plus là. Pendant la Grande Guerre, les Allemands et les Turcs, qui ne lui pardonnent pas d'avoir été notre ami, ont jeté ses cendres au vent... L'autre tombeau est celui du sultan Saladin. C'est une bâtisse fort modeste, en plein cœur de la ville, au milieu d'un petit jardin d'abricotiers et de néfliers du Japon. A l'ombre de ces arbres, j'ai passé un après-midi charmant. Que

ce lieu est tranquille ! Quel repos, après la bataille, pour le guerrier couché là ! De fois à autre le gardien, aussi minable que le tombeau, m'apportait quelques fruits qu'il avait mis à rafraîchir. Et tout en mangeant des abricots (ces abricots de Damas qui sont incomparables), je me disais à moi-même : « O Saladin, je vous ai toujours aimé, presque comme un héros de chez nous. Vous étiez si peu différent des chevaliers de la Croisade ! Vous portiez la même armure que les seigneurs amis de Dieu, et vous aviez à peu de chose près les mêmes conceptions de la vie. Vous défendiez contre eux une civilisation qui ressemblait beaucoup à la leur, et même qui la dépassait. Jamais peut-être l'Occident et l'Orient n'ont été plus rapprochés, ni plus près de se com-

prendre qu'au temps de cette lutte épique où vous avez triomphé... Mais depuis ces jours lointains, voyez ce qu'est devenue votre ville ! Mongols et Turcs ont installé ici leur barbarie et leur morne indifférence. Ils ont laissé s'en aller à la mort tout ce que vous aimiez, tout l'art et toute la science que Damas avait hérités de la longue suite des siècles. Ceux qui prétendent aujourd'hui reprendre contre l'Occident la lutte que vous avez menée, n'ont plus les mêmes belles raisons qui vous conduisaient au combat. Et je crains bien qu'en repoussant l'amitié de l'Europe, parce qu'elle leur semble intéressée, ils ne défendent que l'illusion d'être encore maintenant ce que vous avez été jadis... »

Auquel de ces deux mausolées, les

Syriens de Damas iront-ils demander conseil? Céderont-ils à l'orgueil de penser qu'ils sont capables, à eux seuls, de redonner à la Syrie l'éclat du temps de Saladin? Ou bien, avec plus de modestie et peut-être de clairvoyance, comprendront-ils ce qu'enferme toujours de sagesse, sous ses vieilles soies fanées, le tombeau vide d'Abd el Kader?

FIN

TABLE DES MATIÈRES

			Pages.
CHAP.	Ier.	— La vallée d'Adonis.....	1
—	II.	— Les cèdres du Liban.....	27
—	III.	— La Princesse lointaine....	47
—	IV.	— Les dieux de la Syrie.....	69
—	V.	— La mélodieuse Hama.....	101
—	VI.	— Antioche et Daphné.....	125
—	VII.	— Le tertre d'Abraham.....	153
—	VIII.	— Le couvent des forêts....	173
—	IX.	— La reine de Palmyre.....	195
—	X.	— Damas ou le Royaume Arabe.....	215
—	XI.	— Adieu à Damas.....	283

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29075.

184898 LF.
T368c

Author Tharaud, Jérôme and Tharaud, Jean

Title Le chemin de Damas.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU